Collection POLICE

85c

ALAIN MARTIAL

L'ATTENTAT de SAINT-NAZAIRE

J. FERENCZI ET FILS
ÉDITEURS

PHOTO PIAZ

L'attentat de Saint-Nazaire

Roman policier inédit

par ALAIN MARTIAL

CHAPITRE PREMIER

L'EXPLOSION DU TAXI

La route était déserte. D'un côté le Marais de la Grande-Brière, cette étendue sauvage et désolée abritant une population pauvre et besogneuse qui semble une race à part aux confins de la Bretagne du sud.

De l'autre, la campagne qui s'étend jusqu'à la côte et se termine par les plages riantes de Pornichet, La Baule, Le Croisic, etc...

Trois heures de l'après-midi. Le chaud soleil d'août donnait en plein sur ce pays plat, et la route goudronnée miroitait jusqu'à l'infini.

Un point noir apparut à l'horizon et grossit rapidement. Une voiture lancée à pleine vitesse. Le moteur semblait donner son maximum. C'était une auto de marque courante, bien soignée, une conduite intérieure. Au volant, un homme à casquette avec une visière de cuir.

Au premier abord, on eût pensé à un chauffeur de grande maison. Mais le compteur horo-kilométrique fixé sur un des côtés, près du siège, révélait un de ces taxis appartenant à un petit propriétaire et circulant comme tant d'autres dans la région, durant l'été.

Sont réservés tous droits de traduction, d'adaptation, de mise au théâtre et au cinématographe.

A l'intérieur, un voyageur qui consultait fréquemment sa montre. Il avait une grosse valise à ses pieds, bien calée. De temps à autre, il se penchait en avant pour mieux fouiller du regard la route à parcourir.

Finalement, il ouvrit la séparation de verre qui l'isolait du chauffeur. Ce dernier comprit que la glace glissait dans ses rainures et poussa un grognement d'impatience.

Il savait ce que l'homme allait lui dire. Pour la vingtième fois, peut-être, il entendit :

— Il faut que nous soyons à Saint-Nazaire avant trois heures et demie... Accélérez encore!

Il détourna, une seconde, ses yeux de leur champ de vue pour jeter :

— Mais oui, nous y serons, je vous l'ai dit!... Peux pas marcher plus vite, sinon, c'est la culbute... Ah!

Sur sa droite, jaillissant hors d'un chemin qu'il n'avait pas remarqué avait apparu une charrette de paysan attelée d'un cheval. La bête paraissait affolée, le conducteur tirait sur les rênes tant qu'il pouvait, mais peine perdue...

La brève distraction du chauffeur allait causer un drame. Impossible de freiner et stopper sur une distance aussi courte, sans provoquer le capotage, à la vitesse à laquelle il roulait.

Cela se passa en quelques secondes.

Un coup de volant désespéré pour éviter de heurter l'attelage. L'auto se jeta sur le bas-côté sablonneux. Une roue dérapa, le véhicule tournoya sur lui-même en un tête-à-queue affolé, puis tomba sur le flanc.

Ce fut un choc fort violent dans un fracas de ferraille et de vitres brisées. Une flamme énorme jaillit du moteur et presque au même moment ce fut une effroyable explosion.

Mais une explosion telle qu'on n'en pouvait concevoir!...

L'auto parut réduite littéralement en miettes. Un geyser de débris s'éleva dans une poussière noirâtre et retomba. Du coup, l'incendie n'ayant plus d'aliments s'éteignit de lui-même après avoir dévoré ce qui restait du moteur.

Le paysan réussit à maîtriser sa bête qui menaçait de s'emballer. Il s'arrêta à cinq cents mètres de l'en-

droit et après avoir entravé solidement le cheval, revint en courant. Spectacle affreux qui le laissa d'abord paralysé. Puis il reprit un peu de sang-froid et s'approcha.

Le chauffeur était mort, tué sur le coup. Quant au voyageur, lancé par l'explosion à plus de dix mètres, sur la route, il n'en valait guère mieux. Inondé de sang, les vêtements en lambeaux, il poussait de temps à autre, un gémissement sourd, les yeux fermés.

Le paysan hésita sur ce qu'il allait faire. Bien sûr, la première chose était de prévenir la gendarmerie. En coupant court, il pouvait atteindre Escoublac en peu de temps. Mais... ce malheureux qui gisait, râlant ? L'embarquer dans sa charrette?

Ah si une autre auto pouvait passer!... Mais non, il ne voyait personne. Allons, il fallait se décider. Au moment où il se penchait pour ramasser le blessé, celui-ci se raidit dans un spasme suprême, et le paysan comprit que c'était fini.

Il s'essuya le front et le considéra d'un air hébété.

— J'vas, au moins, le ranger sur le bord de la route...

Et il fouetta son cheval vers Escoublac.

Les représentants de l'autorité furent sur les lieux, une demi-heure plus tard. Ils avaient enfourché d'antiques bicyclettes et pédalé à qui mieux mieux. L'homme qui avait assisté à l'accident était revenu avec eux.

— Voyons!... Comment est-ce arrivé? questionna le brigadier.

Le paysan fit le récit. Il expliqua l'imprudence du chauffeur qui n'avait pas ralenti. Tout en parlant, il désignait l'endroit où il avait recueilli le voyageur mourant.

— Quel voyageur? questionna le deuxième gendarme.

— Ben... Celui-là...

Le paysan marcha vers le fossé et resta bouche bée.

— Ah ça... Il n'est plus là!...

En effet, on ne voyait que le cadavre du chauffeur, auprès des débris. Aucune trace d'une autre victime.

— Vous êtes sûr qu'il y avait un deuxième personnage? questionna sévèrement le brigadier.

— Ah ça... Puisque je vous le dis!...

— Et, il était mort aussi?

— Il est passé dans mes bras, pour ainsi dire!

— Alors, il n'a pas pu s'en aller tout seul...

Les recherches furent vaines. Les gendarmes étaient perplexes. Le paysan était catégorique.

— Y s'étaient deux. J'en démords pas...

Entre temps, les représentants de la loi se livrèrent à leurs constatations. Le chauffeur n'avait pas été défiguré, ni ses vêtements trop abîmés, à l'encontre de ce qui s'était passé pour le voyageur, toujours d'après les dires du témoin.

— Son costume, c'était quasiment des loques... Quant à sa figure, elle était bien abîmée aussi, et pleine de sang...

Le conducteur de la voiture fut rapidement identifié. Un nommé Raoul Purtiat, chauffeur de taxi, domicilié à Saint-Nazaire. On enleva son corps, et un peu plus tard, un camion automobile vint déblayer la route des débris épars. Il ne resta qu'une grande flaque de sang là où le mystérieux voyageur disparu était tombé, et des morceaux de ferraille rongés par l'incendie.

Le soir même l'inspecteur Charpent, de Saint-Nazaire, était avisé de se mettre en relations avec la gendarmerie d'Escoublac pour enquêter en raison de certains côtés étranges de cette affaire.

En effet, on avait tout d'abord conclu à l'explosion du moteur. Mais un garagiste appelé à examiner les débris avait hoché la tête de façon négative :

— Non, le moteur a flambé, mais il n'a pas sauté...

— Allons donc!... Que voulez-vous que ce soit?

— Je ne sais pas... Mais si vous voulez bien remarquer, Messieurs, la carrosserie a été relativement plus détériorée que la partie mécanique. Au fond on ne peut pas voir grand'chose, car tout est en miettes, mais je maintiens que la destruction de la voiture n'est pas due à ce que vous supposez...

Il poursuivit judicieusement :

— Du reste, quand un moteur explose, c'est l'incendie pur et simple, et non un pareil résultat de destruction totale...

L'inspecteur Charpent était un homme d'une cinquantaine d'années, d'une grande patience et doué d'un certain flair. Certes, on ne pouvait lui demander plus qu'il ne pouvait fournir, mais il possédait du moins un mérite certain, il ne se décourageait jamais et

n'abandonnait pas une tâche avant d'avoir épuisé absolument tous les moyens de l'éclaircir.

Il ne comprenait pas les raisons de cette explosion formidable. Il avait soigneusement étudié les débris, un par un et, finalement, s'était décidé à les faire examiner par le Laboratoire Municipal de Paris. Peut-être les savants trouveraient-ils quelque chose qui lui échappait?

Il s'inquiétait aussi du voyageur disparu. Après avoir recueilli de la bouche même du paysan, la confirmation qu'il ne s'agissait pas là d'une illusion née de l'état émotif dans lequel ce dernier se trouvait au moment où l'accident s'était produit, il s'était mis à la besogne.

Au domicile de Raoul Purtiat, le chauffeur, il n'avait pu obtenir grand'chose de la pauvre veuve éplorée.

— Durant la saison, dit-elle, mon mari s'absentait souvent. Parfois, il restait deux jours, trois même, en route... Soit qu'il eût de la besogne de nuit à La Baule ou ailleurs, soit qu'il transportât des touristes désirant excursionner longuement dans le pays et qui l'emmenaient, parfois, jusque dans le Finistère...

— Y avait-il longtemps, Madame, qu'il vous avait quittée?

Elle rassembla ses souvenirs.

— Non... hier matin seulement... Il était parti après le petit déjeuner pour s'en aller stationner aux environs de la gare... Il y a un train de Paris vers huit heures...

— Et vous ne l'avez plus revu, depuis?

— Non, hélas!... Mon Dieu, qui m'aurait dit cette fin affreuse... Mon pauvre Raoul...

Il eut quelques mots de réconfort devant cette douleur légitime et s'en fut tout de suite vers la gare.

Il tomba au milieu d'un groupe de collègues du disparu qui discutaient de cette fin dramatique justement. Purtiat était un brave homme très estimé de ses camarades.

Charpent déclina ses nom et qualité. Il y eut tout de suite trois ou quatre chauffeurs pour s'offrir à le renseigner.

L'inspecteur désirait savoir si quelqu'un avait remar-

qué le client qui avait requis les services du disparu. La réponse fut décevante.

— Mais Purtiat n'était pas venu le matin dont vous parlez!...

Le policier resta coi un instant. L'assertion fut confirmée par tout le monde. Il n'y avait pas à discuter. C'était formel.

Etait-ce une nouvelle face qui se présentait, dans cette affaire? Charpent se demanda pourquoi le chauffeur avait menti à sa femme.

— C'est d'autant plus étrange, songeait-il, qu'il ne lui cachait jamais rien, d'après ce que j'ai compris chez elle.

Ce qui intriguait, ce qui impatientait, même, le policier, c'était l'absence totale de lumière sur la question du voyageur. Qui était-il? D'où venait-il? Où se rendait-il?

Et pourquoi, surtout, avait-il disparu?

Une idée brusque l'envahit.

— Et s'il avait été recueilli par une autre voiture?

C'était possible. Mais alors, il devenait difficile de comprendre pourquoi l'on avait pris soin de l'inconnu, et laissé le chauffeur.

Du reste, une rapide enquête dans les milieux où il pouvait avoir une chance de se renseigner — la Morgue, entre autres — lui apprit que nul corps n'avait été déposé depuis la date de l'accident.

Le mystère restait entier.

Les journaux ne parlaient guère de l'affaire, malgré la pénurie de nouvelles en cette saison creuse. Un Syndicat d'Initiative entreprenant veillait à ce que nulle fâcheuse information ne vînt ternir le bon renom de cette partie du pays qui abonde en estivants. Des fêtes, des réjouissances, mais pas de détails macabres...

L'affaire allait être classée, quand Charpent reçut une véritable commotion. Il venait de lire la réponse du Laboratoire.

— Pas possible!... murmura-t-il.

Le rapport indiquait que l'examen des débris soumis par l'inspecteur avait conclu à une explosion par détonateur.

Il se frotta les yeux.

— Si je comprends bien, marmonna-t-il, il y avait une bombe dans l'auto de Purtiat!...

Comment se faisait-il qu'il n'eût pas recueilli la moindre parcelle de cet engin? Et cela devenait affolant de penser qu'une main criminelle avait déposé un pareil moyen de meurtre dans la voiture inoffensive de ce malheureux chauffeur!...

— Une bombe à mouvement d'horlogerie, dans ce cas, se dit Charpent. L'explosion avait été calculée pour se produire à heure fixe...

Il se frappa soudainement le front.

— C'était le voyageur qui se trouvait visé... Voilà pourquoi il a disparu... On ne tenait pas à ce que l'on connût son identité...

Il ne restait plus qu'à savoir qui était le « on » qui avait agencé cette ténébreuse machination.

— Très simple, songea Charpent avec un sourire amer. Autant chercher une goutte d'eau douce dans les flots de l'Océan...

Alors? Renoncer à l'affaire? C'était le plus sage...

Cependant, après une nuit de réflexions, il se décida à élaborer un long et minutieux rapport qu'il adressa à son chef hiérarchique.

L'inspecteur Charpent ne se doutait guère de la suite qu'allait comporter l'enquête dont il fut immédiatement déchargé, à son grand soulagement...

CHAPITRE II

MICHEL VAUDREUIL A LA BAULE

Les tentes aux vives bigarrures foisonnaient sur la plage où elles semblaient pousser chaque matin, comme des champignons. Une foule dense en maillot de bains, ou même en slip — pour la plupart des jeunes gens — peuplait l'étendue de sable que venait lécher paresseusement le flot montant et calme.

Des canots au vernis miroitant allaient et venaient

à peu de distance du rivage. Quelques nageurs s'aventuraient déjà. La foule des baigneurs attendait que la marée fût pleine.

Aimable spectacle de tous les matins à La Baule. Par là-dessus, un soleil triomphal s'activait à brunir les peaux enduites de produits luisants et divers.

Michel Vaudreuil marchait sur la jetée, de son pas élastique. Il était élégamment vêtu de lin gris souris. Cravate flamboyante comme il se doit et souliers de lin comme le costume. Grand, brun et bien pris, il souriait de toutes ses dents étincelantes.

Il faisait bon vivre ce jour-là. Michel avait quitté le palace où il séjournait et faisait sa promenade quotidienne, toujours à la même heure.

Il était à peu près assuré de rencontrer constamment les mêmes personnages. Le vieux militaire aux cheveux en brosse, la grosse dame sanglée dans une ceinture-corset très coûteuse qu'elle ne quittait même pas pour se mettre à l'eau, deux ou trois couples de Parisiens comme lui.

Et aussi le personnage gros, haut en couleur dont la vue l'agaçait sans qu'il eût su dire pourquoi. Cet homme d'une quarantaine d'années affichait une prétention vis-à-vis des femmes, qui semblait une insulte pour chacune de celles qu'il regardait.

Parfois, Vaudreuil se demandait s'il n'allait pas aborder le malotru pour le prier de montrer un peu plus de maintien, mais il haussait les épaules en souriant dédaigneusement et passait outre. Après tout, le jour où ce mufle recevrait une gifle appliquée par une menotte féminine, il ne l'aurait pas volée.

Michel s'assit sur le rebord de pierre et tira son étui à cigarettes de sa poche. Il alluma le rouleau de tabac et lança une bouffée.

Voici que précisément arrivait l'individu qu'il détestait.

Comme mû par un esprit d'imitation, l'autre prit, lui aussi, son étui à cigarettes et l'ouvrit. Mais il le fit si maladroitement que tout le contenu roula sur le sol. Michel dissimula un rire étouffé devant l'air sot du personnage.

Un passant s'était précipité pour aider l'homme à reconquérir ses cigarettes. Le gros homme remercia

brièvement et s'en fut. Michel s'intéressa à autre chose et s'absorba dans la vue d'un petit chien qui aboyait furieusement après son maître, lequel voulait le faire entrer dans la mer.

En réalité, il pensait à la petite scène qui venait de se dérouler devant lui et s'il avait tout de suite détourné la tête c'était précisément pour bien donner l'impression d'indifférence qu'il souhaitait.

L'homme qui avait rendu les cigarettes à celui qu'il avait baptisé « le mufle » n'était pas un inconnu pour lui.

— Qu'est-ce que Karl Frohmann est venu faire à La Baule? se demandait-il obstinément.

La dernière fois que Michel Vaudreuil avait rencontré Frohmann ç'avait été dans des circonstances bien définies. Durant une mission secrète en Allemagne. Bien entendu, Michel était travesti et déguisé. Il avait réussi, non sans courir des dangers répétés, à démasquer les agissements d'un espion français dont Karl Frohmann était le correspondant.

Michel se remit debout et revint en direction du Casino. Assis à la terrasse, le malotru se livrait à son jeu favori qui était de dévisager, comme toujours, les jolies passantes.

Vaudreuil s'installa un peu plus loin. Il avait vu, à une autre table, une personne déjà remarquée, depuis quelques jours. Une personne ravissante. Une jeune fille.

— Elle n'a pas plus de dix-huit ans, songeait-il. Je me demande qui est ce vieux crabe qui l'accompagne...

La jeune fille blonde aux yeux pervenche était assise à côté d'un petit homme aux yeux profondément enfoncés sous les orbites, aux joues maigres et blêmes, aux tempes blanchissantes.

Michel regarda un moment les longs doigts nerveux du vieillard. Soignés et singulièrement actifs. On eût dit des tentacules de pieuvre. Et Michel rectifia mentalement son appellation de crabe.

Ce couple habitait le même hôtel que Vaudreuil. Le jeune homme avait déjà eu l'occasion de saluer la gracieuse apparition, au hasard d'un renseignement fourni dans le hall de l'hôtel et il s'autorisa de ce vague début de relations, pour tirer à nouveau son chapeau.

Elle répondit par un sourire. Son compagnon regarda du côté de Michel, articula quelques mots — sans doute une question — et rendit la politesse.

Vaudreuil sentit un regard fixé sur lui. C'était le malotru aux cigarettes. Il allait porter son verre à ses lèvres, quand l'autre ouvrit encore son étui. Et les yeux de Vaudreuil furent accrochés.

Ce n'était pourtant pas grand'chose. Mais l'esprit subtil et chercheur de celui qui, au Deuxième Bureau, était l'un des meilleurs limiers du capitaine Lhomet avait remarqué et déduit, en un instant.

Parmi toutes les cigarettes à bout d'or alignées sous la bande élastique, il en était une tout à fait ordinaire.

Or, maintenant, Michel se rappelait que Frohmann quand il avait aidé à ramasser les rouleaux de tabac avait tendu celui-là. Et l'autre l'avait accepté sans broncher.

— Compris, se disait-il à présent.

Dans son esprit, cette cigarette insolite ne pouvait être autre chose qu'un message. Ce n'était pas la première fois que les espions se servaient de ce moyen pour communiquer entre eux. Il suffisait d'écrire sur le papier blanc, à l'encre sympathique, de fabriquer ensuite la cigarette et le tour était joué.

Karl Frohmann passa devant la terrasse à cet instant précis et Michel, du coin de l'œil, put s'assurer qu'un signe imperceptible venait d'être échangé entre les deux hommes.

Ainsi ce gros poussah d'inoffensive apparence était en relations avec un dangereux ennemi.

Il eût été facile à Michel Vaudreuil de faire expulser Karl Frohmann en s'adressant au commissariat de police, fort des droits que lui conféraient ses attributions. Mais il se serait gardé de le faire pour plusieurs raisons.

D'abord, il fallait garder le plus strict incognito. Michel, fils de famille en vacances, devait rester ce qu'il représentait, même aux yeux de la police française, à moins de cas de force majeure.

Ensuite, si Frohmann était en France, c'était dans un but déterminé. Il fallait le découvrir et faire échouer ses plans. Sinon, l'affaire que projetait l'ennemi renaîtrait fatalement sous une autre forme.

— C'est à la racine que je dois m'attaquer... songea Michel.

Cinq minutes après le passage de l'Allemand, l'homme aux cigarettes se leva et partit d'un air nonchalant dans la direction prise par ce dernier. Mais son allure ne trompa pas Michel.

— Ils vont se rejoindre, quelque part... se dit-il.

Il résista, cependant à l'impulsion de le prendre en filature. Les beaux yeux voisins y étaient pour quelque chose. Et au fond, Vaudreuil se disait, non sans sagesse, qu'il valait mieux attendre encore un peu avant de se lancer sur une piste déterminée. Ce qu'il avait déjà vu lui permettait certains calculs.

Il aurait beaucoup aimé lier connaissance avec le vieillard ce qui lui aurait fourni l'occasion de se rapprocher de la jeune fille. Michel avait tout juste la trentaine et à cet âge il est permis, quand on est soi-même un beau garçon, de porter attention à un joli minois.

Le prétexte fut très simple, et banal au possible. Ce sont toujours ceux-là qui réussissent le mieux, au fond. C'était au déjeuner de midi, dans la grande salle de restaurant.

Une fenêtre qu'on fait ouvrir sur le désir exprimé à mi-voix de sa voisine et voilà l'échange de cartes de visite accompli, avec l'homme.

Michel lut sur le bristol qui lui avait été remis :

— Docteur A. Leroux...

Il apprit, en même temps, que Mlle Arlette Leroux était la nièce de l'homme de science, et non sa fille. Il en conçut un plaisir personnel et secret.

— Je n'exerce plus guère, ajouta le docteur Leroux de sa petite voix aigre. Je me livre à des recherches scientifiques...

Comme Vaudreuil était officiellement ingénieur industriel la conversation s'engagea à fond sur divers problèmes que Michel eût bien voulu envoyer aux cent mille diables, pour parler de choses plus amusantes avec la charmante Arlette.

Il eut d'ailleurs sa revanche, l'après-midi, sur la plage où tous deux se livrèrent à des jeux sportifs, pendant que le docteur, resté à l'hôtel, s'absorbait dans la correspondance qu'il avait reçue.

Michel apprit entre autres choses que la jeune fille vivait chez son oncle depuis le décès de ses parents.

— C'est mon tuteur légal, n'est-ce pas... ajouta-t-elle, en dissimulant un bref soupir.

Il la regarda intensément puis murmura :

— Vous... vous semblez redouter la fin de vos vacances?

Elle partit d'un petit rire, qu'il jugea forcé.

— C'est que, répondit-elle, la vie n'est pas très gaie, là-bas...

— Où cela?

— A la *Futaie*... dit Arlette.

Elle expliqua que la Futaie était une grande propriété que son oncle avait achetée, à quelque distance du château de Kerrobert, dans la lande, au milieu d'un triangle qui avait pour sommets La Roche-Bernard, Herbignac et Pontchâteau...

— C'est là que nous vivons toute l'année, ou presque... Mon oncle fait parfois des voyages à Paris ou dans d'autres grandes villes, mais c'est assez rare...

— Et vous êtes seule? Toute seule?

— Oui... Avec Madame Gertrude... C'est une vieille gouvernante. Je crois qu'elle aime mon oncle, dit-elle en pouffant tout d'un coup. Elle a des attentions tellement spéciales pour lui...

Arlette s'était assise sur le sable et traçait des dessins avec un doigt. Michel se laissa tomber à côté d'elle.

— Et c'est tout ce que vous avez comme compagnie? Une vieille femme, sans doute?

— Oh, Madame Gertrude n'a pas d'âge... Elle est forte comme un homme. Elle fait tout dans la maison, le ménage, la cuisine...

— Quoi, pas de domestiques?

— Non. Mon oncle n'aime pas cela. Parfois, une femme de ménage pour les gros travaux, la lessive, que sais-je... Et puis, il y a les chiens.

— Les chiens? Quels chiens?

— Deux dogues d'Ulm, des bêtes féroces... il n'y a que mon oncle et Madame Gertrude qui puissent s'en faire obéir.

Elle se releva avec grâce et se mit à courir enlaçant le gros ballon qu'elle avait subtilisé à Michel. Il n'osa pas l'interroger plus avant, car il comprenait qu'elle

avait coupé court à l'entretien pour éviter d'autres questions.

Le soir, il dansa avec la jeune fille. Le docteur Leroux avait fait une brève apparition et s'était tout de suite retiré. On eût dit qu'il voulait faciliter les relations entre sa nièce et Michel.

D'ailleurs n'avait-il pas laissé entendre qui si Vaudreuil avait l'occasion de passer aux environs de *La Futaie,* il ne serait que trop heureux de le recevoir à déjeuner?

Deux jours plus tard, le savant et sa nièce quittaient La Baule.

Ce fut à ce moment que Michel se rendit brusquement compte d'une chose. Il avait été littéralement accaparé par le docteur Leroux, ou plutôt par Arlette.

Et de Karl Frohmann, plus aucune trace. C'était comme s'il s'était dissipé en fumée. A quel moment était-il parti? Vaudreuil eût été incapable de le dire.

Seul l'homme aux joues rubicondes continuait à hanter la jetée chaque matin et à rencontrer Michel. Il n'avait pas changé d'un pouce sa ligne de conduite et c'était exactement à la même heure qu'on pouvait le voir surgir, marchant de son pas lourd et condescendant.

Vaudreuil eut une sorte de remords d'avoir laissé échapper l'Allemand, mais il s'interrogea et fit son examen de conscience.

— Après tout, je ne suis chargé d'aucune besogne, actuellement, par le capitaine, se répondit-il.

C'était exact. Et l'on pouvait laisser à son crédit que sa conduite eût été entièrement différente, si tel avait été le cas.

Le jour même du départ du docteur Leroux, Vaudreuil reçut un avis discret provenant de la police de Saint-Nazaire. On le convoquait pour l'informer d'une communication reçue de Paris à son intention.

Le chef de la Sûreté le reçut spécialement en son cabinet.

— Le capitaine Lhomet, dit-il, m'a prié de vous remettre cette documentation concernant un récent accident d'automobile...

Michel n'emporta pas le dossier à La Baule. Il s'en-

ferma dans un cabinet que son interlocuteur avait mis à sa disposition.

Il avait là, sous les yeux, depuis la genèse de l'affaire, tout ce qui s'était passé, une quinzaine de jours auparavant, sur la route d'Herbignac à Saint-Nazaire...

Il compulsa les rapports de la gendarmerie d'Escoublac, le récit du témoin unique; il lut l'étrange disparition du voyageur, il étudia l'affaire de l'explosion depuis la première affirmation du garagiste jusqu'aux conclusions du Laboratoire Municipal.

Les déductions de l'inspecteur Charpent retinrent également son attention. Quand il eut fini, il se mit en devoir de résumer les points principaux qui l'intéressaient, et, de son geste habituel, alluma une cigarette pour réfléchir.

— Voyons le plan de l'endroit... finit-il par murmurer.

Route d'Herbignac... Herbignac... Qui donc avait déjà prononcé ce nom qui était resté dans sa mémoire?

— Ah oui... Arlette Leroux... La propriété de son oncle est par là...

Il passa outre, se défendant de songer plus longtemps à la jeune fille dont l'image lui souriait, en surimpression, dans les volutes de fumée.

— Il y a quinze jours... Juste comme j'arrivais à La Baule... Les Leroux y étaient déjà...

Ah, encore cette pensée! Pourquoi son esprit revenait-il toujours vers Arlette? Il eut un geste d'agacement. Cette fois, il était bel et bien chargé d'une mission, les jeux et les ris n'étaient plus de mise.

— Voyons... Il faut reprendre l'enquête par le commencement... Je vais aller trouver la veuve du chauffeur...

Michel Vaudreuil était doué d'une envergure singulièrement plus vaste que celle du modeste inspecteur Charpent. Il saurait questionner avec plus d'efficacité.

Une heure plus tard il sonnait à la porte du petit logement.

CHAPITRE III

UNE PETITE LUEUR

Outre le dossier confié à Vaudreuil, il y avait une lettre strictement personnelle provenant du capitaine Lhomet. Le chef du Deuxième Bureau y expliquait succinctement pourquoi il jugeait nécessaire de charger quelqu'un de son service d'éclaircir l'énigme.

— La question de l'explosif, évidemment... murmura Michel. Oui, c'est assez troublant...

Sa théorie différait de celle de l'inspecteur de Saint-Nazaire. Mais il voulait l'approfondir avant de se livrer à des déductions positives.

Dès les premiers mots échangés avec la veuve du chauffeur, il avait appris — chose omise par Charpent — que Purtiat avait l'habitude de consigner ses courses dans un calepin noir, fermé par un élastique.

Ce calepin, de même que tout ce qui appartenait au défunt avait été rendu à sa femme. Vaudreuil n'eut aucune difficulté à obtenir l'autorisation de le feuilleter. Peut-être y trouverait-il des indices intéressants. Il prit copie du dernier feuillet.

Il se trouvait, maintenant, dans sa chambre d'hôtel et réfléchissait sur l'annotation qu'il avait lue. Les dernières lignes écrites par le malheureux, en lettres à demi effacées déjà, au crayon.

« Sept heures trente-cinq. Chargé client pour la journée. Herbignac et retour. Prix à forfait : deux cents francs... »

Ceci éclaircissait déjà la supposition de Charpent quant à des agissements cachés de Purtiat. Très simple. Il avait été hélé par quelqu'un, alors qu'il était en route vers la gare. C'est pourquoi ses collègues ne l'avaient pas vu ce matin-là.

Ah, si l'homme avait vécu, comme tout aurait été facile!...

— Ne nous plaignons pas, marmonna Michel. C'est

déjà une excellente idée qu'il avait eue de mentionner son travail. Je sais désormais que le voyageur qui a disparu était le même qu'il avait chargé à Saint-Nazaire...

Michel tambourina sur ses genoux et rumina.

— Qu'est-ce qu'il était allé faire à Herbignac?

Une autre pensée suivit. Le prix de la course.

— Il y a... voyons... une trentaine de kilomètres entre Herbignac et Saint-Nazaire. Avec le retour, cela en fait soixante. C'était vraiment bien payé... Je comprends que ce pauvre homme n'eût pas hésité.

Il passa en revue différentes hypothèses et finalement s'arrêta à celle qui lui semblait la plus immédiate.

— Il fait beau... Une excursion automobile est très plausible... Je vais pousser jusque là-bas...

Il quitta sa chambre et descendit. Au moment où il sortait de l'hôtel pour se rendre au garage où dormait sa voiture-sport, il reconnut la silhouette de Frohmann sur la jetée. Ce dernier était en conversation avec l'homme aux joues rubicondes.

Michel hésita, une fraction de seconde sur ce qu'il allait faire, puis il se décida à poursuivre le plan primitivement arrêté. En passant devant les deux hommes, il eut la sensation qu'il était suivi du regard.

Il tira vivement un petit miroir de sa poche et le dissimula dans le creux de sa main pour le lever à la hauteur de ses yeux. Mais déjà les deux hommes qu'il voyait dans ce rétroviseur improvisé déambulaient dans une direction opposée à la sienne.

L'auto démarra et Vaudreuil prit directement la route d'Escoublac par laquelle il gagnerait celle d'Herbignac. Il suivit le chemin qui était justement celui qu'avaient suivi les gendarmes après l'accident fatal à Purtiat et, virant à gauche, se lança à toute vitesse, à travers la lande déserte, sur le ruban noir, aux rares tournants.

Il atteignit promptement la bourgade qui devait être peuplée de cinq à six mille âmes. Roulant plus lentement, il la traversa de part en part et se retrouva au croisement de la route qui va d'un côté vers La Roche-Bernard, de l'autre vers Pontchâteau.

Ce fut là qu'il stoppa. Il y avait une auberge devant laquelle on voyait des pompes à essence. Michel de-

manda qu'on lui déversât une vingtaine de litres dans son réservoir et s'installa dans la salle. On lui apporta de la bière fraîche.

L'hôtelier, les poings sur les hanches, semblait disposé à bavarder. Rien ne pouvait mieux servir les desseins de Vaudreuil.

Il était venu avec l'intention d'interroger, à tout hasard, à droite et à gauche, sur le compte de Purtiat. Le chauffeur ne devait pas être inconnu dans la région.

Michel était tombé juste. Après les quelques premières petites banalités sur le beau temps et la politique, il posa la question tout de go :

— Dites-moi, mon brave... Je cherche un chauffeur de taxi, nommé Raoul Purtiat. On me l'a recommandé et j'ai des clients pour lui... De bons amis qui...

— Purtiat? s'exclama l'homme. Ah, il n'a plus besoin de clients!

— Comment... Il s'est retiré des affaires?

L'aubergiste eut un sourire amer.

— Oui, si l'on veut... Le pauvre bougre est mort... Un accident... Il s'est retourné avec sa voiture. Tenez, sur la route de Saint-Nazaire

— Pas possible!... Comment cela est-il arrivé?

Sur l'invite de Michel, l'aubergiste s'assit en face de lui. La salle était vide. Ils pouvaient causer à leur aise.

— Ben, on n'a jamais su ce qui s'était passé, reprit l'interlocuteur de Michel. Y savait pourtant conduire. Mais y suffit d'une fois, hein!... Je crois que le moteur a sauté...

Michel remplit à nouveau les verres. L'homme continuait :

— Ce qu'il y a de plus triste c'est qu'on n'en a pas parlé dans les journaux... Trois lignes, à peine... La vie d'un homme — ou tenez, la vie de deux hommes — est-ce que ça compte? Pas intéressant pour ces Messieurs... Parlez-leur d'un beau scandale avec des noms connus, ça oui, ils en tartineront jusque-là... Mais Purtiat et son client, ça n'intéresse pas les lecteurs...

L'aubergiste vida son verre et se passa le revers de la main sur la bouche. Michel continua de feindre l'étonnement :

— Son client? murmura-t-il. Ils étaient deux dans l'auto?

— Oui. On n'a même pas fait d'enquête sur le voyageur... Bah, après tout, la vie continue... A la vôtre, Monsieur!

Pour la troisième fois, l'aubergiste trempa ses lèvres dans la bière.

— Vous... vous le connaissiez aussi? hasarda Michel

— Qui ça? Son client? Non. Mais je l'avais vu... Oui, figurez-vous, Monsieur, que c'est après avoir fait son plein d'essence chez moi que ce brave Purtiat devait se retourner sur la route... Quand je pense qu'en lui serrant la main, je lui disais adieu pour toujours... Y avait des années qu'on se connaissait... Y promenait souvent des touristes... Mais çui-là, il avait l'air diablement pressé... Je me rappelle que Purtiat m'avait dit qu'il avait fait une bonne affaire vu qu'il en aurait fini à quatre heures de l'après-midi, par là, et qu'il aurait encore le temps de charger d'autre monde...

L'homme hocha lentement la tête.

— Hein, si on savait ce qu'on souhaite parfois!... Il disait qu'il voulait beaucoup de courses comme celle-là... Pauvre vieux...

Un coup de klaxon prolongé interrompit le flot de paroles. L'aubergiste se dressa, regarda par la fenêtre et s'exclama :

— On demande de l'essence... J'y vais... Une minute, Monsieur, je reviens tout de suite...

Michel s'approcha de l'entrée et vit une puissante limousine arrêtée près de sa propre voiture. Il se rejeta vivement en arrière. Au volant, le docteur Leroux....

Vaudreuil ne tenait pas à être vu, du moins pas encore. Il se réservait de revenir et de passer à *La Futaie* en visiteur. Le visage anguleux du savant lui déplaisait, mais il avait pour compenser les traits séduisants de sa nièce Arlette pour l'attirer là-bas.

Il remarqua que le docteur était seul dans la voiture et fut tenté après le départ de celle-ci de se rendre directement à la propriété de Leroux, puis réfléchit qu'il valait peut-être mieux attendre que le maître de céans fût là. Ce serait plus correct.

L'aubergiste reprit sa place et commenta :

— Tiens, cela me fait penser que le docteur était

lui aussi sur la route, le jour de l'accident. Il est passé peu après Purtiat dans la même direction. Il a dû voir les dégâts...

Vaudreuil n'avait plus de prétexte pour rester davantage. Il s'installa sur son siège et partit vers La Roche-Bernard. Il comptait revenir par un autre itinéraire afin d'éviter de repasser à Herbignac.

Peu après avoir démarré, il vit sur sa droite un chemin d'intérêt local et lut sur un poteau indicateur « L'Angle ». C'était un hameau à quelque distance.

D'après ce que lui avait conté l'aubergiste, Purtiat avait débouché de cette route avant de faire sa provision d'essence. Et Michel éprouvait une étrange sensation, comme s'il était emmené par un courant.

En effet, sans qu'il eût fait le mondre effort de concentration, il voyait se cristalliser ses pensées autour de La Futaie.

Mais, cette fois, ce n'était pas pour aboutir à Arlette, mais bien pour l'affaire qui semblait prendre une tournure plus définie.

— Voyons... raisonnons... Purtiat charge un client à Saint-Nazaire et l'aubergiste les voit arriver tous deux par la route de l'Angle. Ensuite, c'est l'accident. Et il y avait le Dr Leroux derrière eux... N'y aurait-il pas un lien entre tous ces épisodes

Le raisonnement était fort risqué, mais Michel avait toujours beaucoup d'audace dans ses déductions.

— En tout cas, songea-t-il, il y a un point nettement acquis. C'est que le Dr Leroux est passé peu de temps après l'accident, sur les lieux mêmes et qu'il a dû — comme le remarquait l'aubergiste — voir les dégâts... En sa qualité d'homme de médecine, il se sera sans doute arrêté pour tenter de porter secours aux victimes...

Michel hocha la tête et fit « tsst; tsst! » du bout des lèvres.

— C'est curieux... Mais avec une tête comme la sienne, je ne le vois pas très bien accomplissant un acte de charité... Il a le regard cruel, cet homme! Mais gardons-nous de conclure... On ne sait jamais.

Tout à coup, il éprouva une vive animation.

Il stoppa et déploya son plan de la région. Ce qu'il avait pensé était exact. Il n'y avait absolument aucune

route de traverse entre Herbignac et l'endroit où l'accident s'était produit, en dehors du chemin dont était sorti le paysan avec sa charrette.

— Donc, continua à monologuer le collaborateur du capitaine Lohmet, si le Dr Leroux suivait Purtiat, même de loin, il a été obligé de passer devant les restes du taxi. Il ne pouvait pas avoir viré avant cet endroit à moins de s'engager dans la tourbe de la Grande Brière...

Ceci avait une grosse importance à tous points de vue.

— En effet, se dit mentalement Michel, cela circonscrit les recherches quant à la manière dont le voyageur a disparu. Il sera aisé d'obtenir de Leroux une affirmation précise, à savoir si le second corps était toujours là à son passage ou s'il avait déjà été enlevé... Car, pour moi, aucun doute, on l'a enlevé volontairement...

« Mais qui et comment? C'est à moi de le trouver... A ce moment-là j'en saurai assez pour comprendre pourquoi, également...

Satisfait, Michel embraya de nouveau et prit la route de Guérande.

⁂

Le docteur Leroux avait pris la direction de Saint-Nazaire, mais arrivé à Saint-Lyphard, il lâcha l'accélérateur et, prudemment, très prudemment, ralentit au point de stopper, presque avant de s'engager sur sa droite.

Car cette route n'était autre que celle dont avait jailli l'attelage qui avait causé l'accident de Purtiat. Ayant constaté que le passage était libre il reprit de la vitesse, non sans un rictus crispé sur ses lèvres minces.

Il s'arrêta après une dizaine de kilomètres. Il était à Guérande et semblait savoir où il se dirigeait. Il passa devant le vieux château et rangea la voiture sur la place.

Dix minutes plus tard, il était assis, au fond d'une salle, à l'abri des regards et des oreilles indiscrètes en face d'un personnage dont la vue eût fait sursauter Michel Vaudreuil.

Ce n'était autre que le gros lourdaud de La Baule!...

— Alors, Risler?...

— C'est bien ce que pensait Frohmann...

Les traits de Leroux se convulsèrent un court instant.

— Tu en es sûr? Ce n'est pas possible!...

Risler haussa les épaules. Son air niais avait disparu et la véritable expression de sa physionomie était faite de ruse et d'hypocrisie latente. Un homme plus redoutable qu'on ne pouvait le supposer.

— Ecoutez, mon vieux... commença-t-il.

— Appelez-moi, docteur, si cela ne vous fait rien! coupa sèchement le nouveau venu.

— Bah... Si vous voulez... Quoique nous soyions tous dans le même panier, dites... Frohmann m'a affirmé que ce type-là a travaillé en Allemagne, contre lui. Il s'appelle Michel Vaudreuil. A l'époque, il était grimé et c'est la raison pour laquelle on n'avait pu mettre la patte dessus. C'est un as pour se transformer... Même Frohmann qui connaissait son apparence habituelle n'a pas été capable de le découvrir. Ce Vaudreuil a passé plusieurs mois, dans la capitale allemande [1] il y a fait une besogne tout à fait néfaste pour ses ennemis... Bref, on a des raisons de lui en vouloir sérieusement de l'autre côté du Rhin, et son signalement est connu de tous, maintenant...

— Tout cela c'est du passé... grogna Leroux. Ce que je veux savoir c'est s'il a découvert une piste ou non...

— Avec Vaudreuil, on ne sait jamais, justement. Est-ce le hasard qui l'a amené à La Baule? Est-ce, le... enfin, vous savez ce que je veux dire... Mystère...

— Qu'est-ce qu'il a fait aujourd'hui?

— Parti en auto, dans la direction d'Herbignac...

Leroux eut un regard flamboyant. Il grommela :

— Une auto-sport? Décapotable? Jaune canari?

— Exactement... Vous l'avez vue?

Leroux marmonna comme pour lui-même :

— C'était bien lui que j'ai aperçu à l'auberge du

---

1. Voir *Le Bijoutier de Berlin,* par le même auteur, dans la même collection n° 261.

Loup-Cervier. En tout cas, la description de sa voiture concorde...

Risler reprit, l'air soucieux :

— Il va devenir terriblement gênant... Il est comme une guêpe. Gare s'il pique... Qu'est-ce que vous proposez?

— Hé!... Faire ce qu'on fait aux guêpes! Un grand coup de serviette et il ne piquera plus jamais... Seulement, voilà. Ce serait une folie si jamais nous nous trompions et que nos craintes ne soient pas fondées... Tâche de te rappeler... Etait-il à la Baule avant l'accident de ce chauffeur — ce maudit chauffeur qui a tout gâché — ou bien après?

— Comment voulez-vous que je le sache? Tout ce que je peux vous dire c'est que Frohmann l'avait repéré le matin même où je vous ai prévenu... Nous avons tendu l'amorce, le poisson a mordu, il nous a surveillés, et c'est alors que Karl et moi, nous avons compris qu'il avait repéré l'un de nous... Bien entendu, nous lui sommes suspects tous les deux à présent...

CHAPITRE IV

LA LUEUR GRANDIT

Le docteur Leroux serra les mâchoires. On les voyait jouer sous la peau mince et tendue des joues osseuses.

— Oui, dit-il lentement, après avoir longuement réfléchi. Mais cela va nous servir. Ecoute bien. Vous allez continuer à prendre des rendez-vous tous les deux, en multipliant les maladresses — mais pas trop enfin, soyez raisonnables — pour attirer son attention. Il vous surveillera, cela va de soi.

— Evidemment, ponctua Risler, le visage intrigué. Mais... après?

— Cela va toujours me donner, mettons, trois ou quatre jours. Le temps de mettre la chose au point. Tu me suis bien? Bon. Dès que je te ferai signe, par les moyens convenus, tu prendras ostensiblement le train pour Paris. De son côté, Frohmann fera mine de partir pour un autre point de la France, un point très éloigné, en principe...

— Ah, je vois!... Pour entraîner Vaudreuil à la poursuite de l'un de nous... Parfait...

— Je pense qu'il filera Karl. En tout cas, nous verrons... Le principal est qu'il soit promené à travers le pays, jusqu'à ce que tout soit terminé... Et bien terminé, comprends-tu?

Risler émit un petit sifflement.

— C'est que nous ne disposons pas de tellement de délais, tout compte fait pour agir, dit-il. Songez à tout le temps perdu, déjà!... Avez-vous calculé, docteur, que d'après les renseignements, nous n'avons plus que six jours, au grand maximum?

— Mais, oui, mais oui!... grogna Leroux. C'est plus qu'il ne m'en faut.

— Et si... nous avons un autre mécompte?

Un sourire de hyène découvrit les dents singulièrement blanches et pointues de Leroux.

— Il n'y aura pas d'autre mécompte... Cet imbécile de Grosstadt avait insisté pour agir à sa guise. Tu vois où cela nous a menés. Cette fois, je prends la direction de tout. Et nous réussirons.

— Alors, docteur, votre plan primitif d'attirer Vaudreuil à *La Futaie?*

— Inutile, puisque nous savons à quoi nous en tenir sur le personnage. Cela vaut beaucoup mieux du reste. Arlette était en train de s'enticher de lui... Cela ne nous aurait créé que des complications.

— Elle ne sait rien, au moins?

— Voyons, Risler!... Tu déraisonnes!... Arlette est soigneusement tenue en dehors de tout cela.

— Je me demande pourquoi vous la gardez à *La Futaie...* Alors qu'elle serait si bien, et cela nous arrangerait tous, en pension dans une institution quelconque...

— Cela ne te regarde pas, Risler... grogna furieusement le docteur.

Pouvait-il avouer qu'il nourrissait une passion sénile pour celle qu'il gardait sous son toit?

Pouvait-il révéler qu'elle n'était nullement sa nièce, mais seulement la fille adoptive de son frère, dont elle portait le nom et qu'il ne tenait en aucune façon, à ce qu'elle l'apprît un jour par un autre?

Arlette était encore sous sa tutelle jusqu'à sa majorité. Après, le docteur calculait qu'en lui révélant la vérité, il pourrait lui faire miroiter qu'elle aurait droit à la fortune de celui qu'elle avait toujours cru son père, en épousant le docteur, faute de quoi, elle serait dans la misère.

Tous ses ténébreux calculs avaient été soigneusement dirigés dans ce sens. Entre temps, il la tenait sous sa coupe, fort des droits monstrueux que lui donnait la loi, et surtout l'ignorance d'Arlette de la situation exacte.

Lui seul savait qu'elle n'avait droit à rien, car l'adoption n'avait pas été faite dans les formes requises. Mais, fort riche lui-même, la somme assez considérable qu'il aurait pu revendiquer lui importait peu.

Ce qu'il voulait c'était Arlette elle-même. Il se gardait de parler encore, tissant patiemment sa toile.

Et s'il avait fait jouer tout de suite l'argument qu'il tenait en réserve pour la convaincre, il risquait de le voir se tourner contre lui. Ce qu'il redoutait par-dessus tout, c'était de se trouver dans l'obligation de lui rendre sa liberté.

Il la comblait de prévenances, il s'efforçait de lui faire accepter cette sorte de captivité. Peu à peu, la petite avait manifesté quelque attachement. Elle le considérait comme un maniaque inoffensif et à tout prendre digne d'affection filiale...

Risler, devant l'accès de colère de Leroux n'insista pas et se contenta de hausser les épaules, une fois de plus.

Les deux hommes se levèrent et quittèrent le petit café ensemble. Risler enfourcha lourdement une bicyclette et disparut. Peu après, le moteur de l'auto du docteur gronda et il prit la route à son tour.

Alors, un homme qui venait de se jeter à plat ventre derrière une petite palissade se releva et s'épousseta.

Michel Vaudreuil était un peu pâle. La révélation invraisemblable qui venait de se produire en était la cause.

— C'est vraiment le destin qui m'avait amené ici!... songea-t-il.

Comme les choses s'étaient faites naturellement, pour-

tant. Qui lui aurait dit qu'en passant par Guérande, il verrait l'auto du docteur Leroux sur la place! Sa mémoire infaillible lui avait aussitôt rappelé la voiture déjà remarquée peu de temps auparavant à Herbignac.

Il avait continué, et, passant outre, s'était engagé dans une rue voisine, quand l'idée lui vint d'interroger le docteur sur-le-champ quant à la question du voyageur disparu.

Quel prétexte donner? Il manquait de nouvelles d'un ami et craignait que ce ne fût lui la mystérieuse victime. D'ailleurs, il était déjà fort des renseignements recueillis à l'auberge du *Loup-Cervier* et s'appuierait sur ces détails, pour confirmer ses dires.

Il arrêta donc son auto, revint sur ses pas et ce fut à ce moment que surgirent les deux hommes.

Quelle secousse!... Un voile venait de se déchirer.

Leroux était parti dans une direction qui ne lui permit pas de voir l'auto de Michel. Circonstance très importante qui devait être le pivot de tout ce qui allait s'ensuivre.

Risler non plus, n'avait rien remarqué. Le sort devait bien cette revanche à Vaudreuil. Sans s'en douter, le jeune homme côtoyait un précipice depuis qu'il avait reconnu Frohmann et que ce dernier, l'avait lui-même repéré, à son insu.

Mais désormais, tout était changé. Conduisant à petite allure et prenant un nouveau détour pour laisser au cycliste le temps de gagner la Baule, Michel faisait ardemment travailler son cerveau.

Il comprenait tout depuis le début.

— Frohmann, ce lourdaud et le docteur Leroux ont partie liée. La jeune Arlette devait servir d'appât. Pauvre petite... Je suis sûr qu'elle est totalement innocente...

Le soir commençait à descendre quand il roula sur le boulevard le long de la plage. Tout était animation, élégance, gaîté. La musique débordait de tous les établissements.

Il stoppa et s'assit pour prendre un porto. Des amis passaient. Il donna des poignées de main, échangea des signes amicaux. La vie mondaine l'accaparait à nouveau et cela fit un dérivatif.

Après une agréable soirée, il se retira de bonne

heure, promettant à un camarade qui insistait, de le rejoindre au Casino.

— Le temps de passer mon habit... assura-t-il.

Mais à peine dans sa chambre, si, effectivement, Michel prépara ses impeccables vêtements de soirée sur son lit, il s'installa à un petit bureau pour rédiger une lettre-télégramme en langage code destinée au capitaine Lhomet.

Il y expliquait tout au long qu'il avait trouvé une piste qui allait l'accaparer durant quelque temps et qu'on n'eût pas à s'inquiéter s'il ne donnait pas de nouvelles, car il risquerait de se trahir en cherchant à communiquer avec son chef, là où il se rendait.

Il ajouta qu'il serait urgent de dépêcher des collaborateurs pour surveiller les agissements de Karl Frohmann et d'un de ses complices dont il fit la description minutieuse.

Ceci fait, il s'habilla, sauta dans sa voiture et s'en fut jusqu'à Saint-Nazaire pour expédier son message. Grâce aux appuis qu'il possédait, le service de nuit postal et télégraphique fut à son entière disposition. Puis, revenant à toute allure, il fit son entrée au Casino vers minuit et demi, où l'attendait une bande joyeuse.

Karl Frohmann était là, comme par hasard. Michel en profita pour lancer entre haut et bas, de manière à ce que ce dernier l'entendit :

— Je vous fais mes adieux, mes amis... Je pars demain matin pour une randonnée touristique. Oui, je vais remonter jusqu'à Malo-les-Bains en suivant la côte, par la Bretagne et la Normandie...

Une voix répondit aussitôt :

— Tu m'emmènes, Michel?

— Avec plaisir, dit-il sans hésiter.

— Et moi?... Et moi? fit un autre.

— Mille regrets... Je n'ai que deux places. Le premier venu est le premier servi, conclut-il en riant.

Un peu plus tard, en fumant des cigarettes dans l'embrasure d'une large fenêtre, son futur compagnon de voyage lui demanda :

— Pourquoi diable, m'avais-tu demandé de jouer cette petite comédie, tout à l'heure?

— Pour éviter justement, la demande qui devait surgir après la tienne, voyons!...

— Et quand on verra que je ne suis pas parti, après tout?

— Eh bien, tu diras que tu t'étais levé trop tard, et que tu m'as manqué, mon vieux... Ce n'est pas compliqué!...

Satisfait de cette explication, l'ami s'en fut inviter une danseuse. Michel sortit et fit quelques pas, aspirant l'air tiède de la nuit. Il souriait de son petit stratagème.

— Si Frohmann n'est pas persuadé, après cela, que je pars avec quelqu'un... Rien de tel pour authentifier un voyage que d'avoir l'air d'être accompagné...

Michel venait de réussir la gageure entreprise. Car non seulement Frohmann était convaincu, mais l'ami aussi. Personne ne se doutait de ses véritables raisons. Il pouvait quitter la Baule en sécurité.

Son projet fut d'autant mieux accueilli secrètement par l'espion allemand qu'il permettait à ce dernier de jouir encore de quelques jours de farniente, puisqu'il n'avait plus besoin d'attirer Vaudreuil sur ses traces, comme l'avait suggéré le docteur Leroux.

Michel partit peu après l'aube. Il faisait un temps exquis pour rouler. Mais au lieu de se diriger vers le haut de la Bretagne, il mit le cap sur Nantes.

Laissant sa voiture dans un garage, il spécifia qu'il n'en aurait pas besoin de plusieurs jours, et partit à la recherche d'un petit hôtel, bien modeste, non sans avoir au préalable procédé comme d'habitude quand il voulait changer de personnalité.

Achats de vêtements et d'accessoires divers propres à indiquer un vieillard, tout fut fait habilement, dans différents magasins de manière à ne pas attirer l'attention. Nul ne se doutait de ce que cet élégant jeune homme allait faire avec l'emplette partielle qu'on lui empaquetait.

Une fois dans la pièce qu'il avait choisie, dans cet hôtel le long du quai de la Loire, il commença patiemment sa transformation. Une perruque grise, des lunettes, une barbe grise également. Il n'oublia pas de s'enduire les mains d'un certain onguent pour faire paraître la peau plus vieille et parcheminée.

Peu à peu disparaissait le jeune et sémillant Michel Vaudreuil pour faire place à M. Achille Dosson, archi-

tecte industriel qui allait s'installer du côté de la Grande Brière aux fins d'étudier les possibilités, pour le compte d'une grande maison parisienne, d'y établir une usine pour l'extraction de la tourbe.

Il fallut deux grandes heures pour mener l'opération à bien. Mais la transformation était remarquable et complète.

Il s'agissait maintenant, de s'éclipser de l'hôtel sans attirer l'attention. Chose facile. Il savait par expérience que le meilleur moment était l'heure entre chien et loup, avant que les lampes ne fussent allumées. Quiconque le rencontrerait dans la pénombre grise, croirait à un visiteur quittant la maison.

Il avait payé sa chambre d'avance. On ne lui avait demandé aucune justification d'identité. Personne ne se soucierait de sa disparition. On était habitué en ces sortes d'endroits à des agissements de ce genre, et Michel ne l'ignorait aucunement.

Les choses se passèrent comme il l'avait prévu. La première partie du voyage était achevée. A la seconde, maintenant.

Il prit le train pour Saint-Nazaire où il débarqua à la nuit tombante et ne manqua pas de s'installer dans un nouvel hôtel afin d'y attendre la correspondance du lendemain pour Herbignac. Il ne tenait pas à se trouver là-bas au milieu de la nuit.

Le propriétaire de l'auberge du *Loup-Cervier* le vit arriver avec la satisfaction que marque tout hôtelier devant un client qui annonce une installation de plusieurs jours.

Le brave homme aurait certainement ri au nez de quiconque se serait aventuré à lui affirmer que ce vieillard n'était autre que le grand jeune homme brun de l'autre jour, avec sa voiture sport.

Michel voûtait les épaules ce qui réduisait sa taille. Il parlait d'une voix sourde et de temps à autre, simulait une petite toux qui lui permettait de réduire ses paroles au strict minimum.

Il conta sa petite histoire, certain qu'elle ne tarderait pas à se répandre dans le pays.

Son point de mire était La Futaie. Mais il se garda soigneusement de se promener de ce côté-là, le premier jour. Il fallait attendre que dame Gertrude con-

nût par les bavardages des paysans qu'il y avait un Monsieur de Paris à l'auberge du *Loup-Cervier*.

C'était d'une bonne psychologie.

Quand il se hasarda, enfin, dans les environs de la propriété du docteur Leroux, il put constater qu'Arlette n'avait rien exagéré.

— Au contraire, songea-t-il. C'est plus sinistre qu'elle ne me l'avait laissé imaginer...

Les deux chiens énormes couraient et bondissaient comme des fauves, se jetant sur la haie épaisse, renforcée de grillages à toute épreuve. Michel remarqua qu'il y avait même un réseau de fils de fer barbelés, perfidement dissimulés dans l'épaisseur des troènes.

Une femme de corpulence massive apparut à la porte et le regarda d'un air soupçonneux. Il articula de sa voix cassée :

— Ces chiens ne peuvent pas se sauver, Madame?

— Non, lança-t-elle brutalement, et elle claqua la porte.

Cela suffisait à Michel. Il repartit en hochant la tête, comme un véritable vieux bonhomme.

Deux jours s'écoulèrent. Le soir du troisième, le pseudo-Achille Dosson annonça qu'il allait prendre l'autocar jusqu'à La Baule pour voir un peu ce qu'était cette fameuse station balnéaire, la nuit.

— Tiens! tiens!... songea l'aubergiste. Le vieux qui se dérange! Après tout, cela ne me regarde pas...

Michel quitta l'autocar au premier arrêt et revint sur ses pas. Il connaissait assez les environs, maintenant pour se diriger avec précision, et put couper court à travers la campagne sans risquer d'enfoncer dans les endroits marécageux.

Il allait en droite ligne vers *La Futaie*, chargé d'un énorme quartier de viande saturé de narcotique inodore à l'intention des chiens.

CHAPITRE V

PRISONNIER !

Le docteur Leroux avait quitté son bureau vers minuit et se trouvait dans sa chambre à coucher.

Comme chaque nuit, il prépara un somnifère qui lui permettait de vaincre une insomnie opiniâtre.

Il savait qu'il pourrait dormir tranquille, grâce à la vigilance des chiens et à celle de Gertrude, chargée de veiller sur son repos.

Juste au moment où il allait porter le verre à ses lèvres, il s'immobilisa, l'esprit tendu, écouta une seconde et resta les yeux fixés sur sa porte. Il avait entendu quelque chose.

Un être humain se glissait dans le couloir. Il se déplaçait lentement avec l'évident souci de ne faire aucun bruit. Rapidement, le docteur ouvrit un tiroir et s'arma d'un gros revolver. Puis, se raffermissant, il attendit, tourné vers la porte.

Le glissement continuait, pas à pas. Il s'arrêta un instant et reprit. Leroux eut une expression farouche. Il braqua son arme. La porte s'ouvrait. Le doigt du docteur était déjà prêt à appuyer sur la gâchette. Ce fut la silhouette massive de la gouvernante qui apparut sur le seuil.

Elle était hâtivement vêtue d'une vieille robe de chambre de flanelle, et ses cheveux retombaient en désordre sur ses épaules. Les yeux gris avaient une lueur froide.

Le savant abaissa son arme et poussa un soupir bref.

— Eh bien? fit-il dans un grognement.

Gertrude referma la porte, toujours avec précaution, et s'avança.

— Il y a quelqu'un dans la maison!... chuchota-t-elle.

Leroux sursauta. Elle poursuivit :

— Depuis une demi-heure, au moins... Vous n'avez rien entendu?

— Non. Rien. J'ai travaillé. J'allais me coucher...

Elle vit le verre à médicament et murmura :

— Heureusement que vous n'aviez pas bu encore!... Je ne suis pas venue vous alerter tout de suite parce que je voulais me rendre compte.

Elle expliqua qu'elle dormait elle-même quand, soudain, elle avait entendu résonner le signal installé dans sa ruelle. Dès la nuit tombée, il y avait tout un système d'avertisseurs secrets qui fonctionnaient dans la propriété. On tenait à se garder des visites indiscrètes...

— Alors, dit-elle, je me suis levée tout de suite et

je suis allée regarder le tableau lumineux. D'après les ampoules et leur couleur, j'ai pu repérer la marche du suspect...

— Ah! Et alors? fit Leroux.

— D'abord la rangée des lumières rouges. J'ai compris qu'il était dans le hall. Puis dans le salon. Il est revenu dans le hall à nouveau. Il est passé ensuite dans la cuisine, mais, une fois de plus, est entré dans le grand vestibule...

« Ensuite, dit Gertrude, j'ai vu qu'il descendait vers le laboratoire. Les lumières vertes entraient en jeu. Il est passé dans le couloir. Et maintenant, il y a la lueur blanche.

— La lueur blanche! s'exclama Leroux avec un ricanement. Parfait. Excellent. Tant mieux...

— Cela fait dix minutes que l'ampoule blanche est allumée. Je me suis dit que je pouvais venir vous chercher.

— Tu as bien fait, Gertrude... fit le docteur en frottant ses mains sèches l'une contre l'autre.

Il regarda la gouvernante, continuant de ricaner.

— Qui peut être cet homme? murmura-t-elle.

— Je ne sais pas, ma brave Gertrude. Mais cela n'a qu'une importance relative. Je verrai cela tout à l'heure. En attendant, tu peux me faire une bonne tasse de café...

La femme montra un visage stupéfait.

— Du café?.. Mais... Vous n'y allez pas tout de suite?

— Oh! j'ai bien le temps. Sois tranquille, il ne peut plus ressortir de la maison. Ce que je me demande, c'est la manière dont il a pu s'introduire. Les chiens n'ont aboyé à aucun moment. Tu vois, Gertrude, dans le fond, ils servent plutôt d'épouvantails dans la journée que de gardiens effectifs. Heureusement que tu es là...

— Oui. Mais c'est surtout grâce à vos appareils...

— Toujours modeste, Gertrude. Va me préparer du café...

Pendant que la femme s'activait dans la cuisine, le docteur Leroux examina tous les volets du rez-de-chaussée Il vit tout de suite que l'un d'eux avait été forcé. Cela lui donnait la clef de l'intrusion de l'inconnu. Il retourna dans son bureau-bibliothèque.

On eût dit que Leroux éprouvait un plaisir particulier à faire traîner les choses en longueur. Après avoir siroté son breuvage noir, il fouilla dans un meuble et prit un objet rond qu'il examina avec son hideux sourire habituel.

C'était une boule de verre très mince, de la grosseur d'une bille. Il la montra à Gertrude :

— Nous allons voir comment notre visiteur nocturne appréciera cela. Viens, nous ferons sa connaissance, tous deux.

Ils traversèrent le hall, mais au lieu d'emprunter l'escalier ordinaire, le docteur pressa sur un bouton et une poret secrète s'ouvrit. Tous deux passèrent, le battant se referma automatiquement. Grâce à la lampe électrique de poche qu'il tenait à la main, le docteur éclaira un escalier de métal en colimaçon qui descendait jusqu'au sous-sol.

Une autre porte secrète fut franchie, et l'on se retrouva dans un large couloir au sol dallé. Le passage que venait d'utiliser Leroux était prévu en cas de danger et il raccourcissait les distances.

C'était surtout pour cette dernière raison que le docteur venait d'y penser. En effet l'escalier ordinaire aboutissait beaucoup plus loin, à l'une des extrémités du couloir souterrain.

Pointant du doigt vers l'autre bout, le docteur montra la porte de son laboratoire ouverte. Un flot de lumière en jaillissait et permettait de distinguer un grand trou noir rectangulaire, sur toute la largeur du couloir, juste devant cette porte.

— Tu vois, murmura-t-il à Gertrude. La trappe a fonctionné...

Ses lèvres étaient plissées par son sourire méchant. Il appuya sur un bouton au mur. L'intérieur du piège s'éclaira. Il s'avança prudemment jusqu'au bord.

— Attention, marmonna Gertrude à voix basse. Si jamais il était armé!... Il pourrait vous tuer...

— Oh! il ne tirerait pas tout de suite. Je présume qu'il acceptera de parlementer d'abord... Comment veux-tu qu'il puisse se tirer de là tout seul?

Il se pencha au-dessus du trou. Un homme était debout au fond et, la tête levée, semblait attendre la venue de quelqu'un.

Gertrude poussa une sourde exclamation, puis, toujours dans l'oreille de son maître, elle articula :

— C'est l'homme qui loge à l'auberge du Loup-Cervier. Je vous l'avais bien dit qu'il me paraissait suspect!

— Je n'en ai jamais douté, répondit Leroux sur le même ton.

Il se pencha derechef. Son regard rencontra celui du prisonnier.

— Qui êtes-vous? gronda-t-il.

Michel savait qu'il était inutile de chercher à fournir la moindre excuse. Il était pris, et bien pris. Son intention en s'introduisant chez Leroux avait été de tenter de surprendre le docteur et le réduire à l'impuissance. Puis il se serait efforcé de le faire parler.

Tout au moins, il aurait pu fouiller le bureau et le laboratoire qui certainement devaient renfermer des secrets intéressants.

Mais il ne s'était pas défié d'un piège possible. Après avoir réussi à endormir les chiens, il avait attendu un grand moment. Il avait pénétré sans difficulté aucune. Il supposait tout le monde endormi.

Le docteur Leroux répéta sa question.

— Je m'appelle Achille Dosson, répondit-il. Je suis architecte. C'est tout ce que je puis vous dire...

— Vous mentez certainement, ricana le docteur. Je suis certain même que vous n'êtes pas le vieillard que vous prétendez représenter. Rien que le fait de passer par-dessus la clôture du jardin le prouve...

— Comme vous voudrez... riposta brièvement Michel et il prit une attitude qui indiquait qu'il ne parlerait pas davantage.

Leroux le regarda longuement et tout à coup, prit dans la poche de son veston d'intérieur la petite boule de verre qu'il lança violemment dans cette espèce de cul-de-fosse.

Une odeur âcre se répandit aussitôt et Leroux bondit en arrière, attirant à lui la gouvernante.

— Attention, grommela-t-il. Retiens ta respiration...

Vivement, il manœuvra un nouveau déclic et l'on vit glisser à la surface du trou, une plaque d'acier qui le referma hermétiquement.

Là-dessous, Michel, qui avait aspiré malgré lui une

bouffée du gaz, éprouva sur-le-champ une nausée. Puis ses genoux se dérobèrent sous lui et il s'effondra comme une masse.

Le docteur avait couru dans son laboratoire. Il en revint tenant à la main deux masques dont il en tendit un à Gertrude.

— Le gaz va se dissiper de lui-même, dit-il, mais il vaut mieux éviter le moindre risque pour nous-mêmes. Tiens, mets ça, nous allons descendre dans la fosse pour remonter le bonhomme...

Il aida la gouvernante à ajuster le masque, après avoir fait le nécessaire pour lui-même. La plaque d'acier disparut dans sa rainure primitive. Une pression sur un autre bouton fit apparaître une échelle mobile qui descendit électriquement jusqu'au fond.

Grâce à la robustesse de Gertrude, Leroux parvint, en tirant et en poussant, à ramener le corps inanimé à la surface.

Quand Michel reprit ses sens, il s'aperçut qu'il était solidement ligoté sur une chaise, à l'aide de lanières de cuir, dans le laboratoire. Leroux était debout à quelques pas.

— Cela va mieux? demanda ironiquement le docteur.

— Beaucoup mieux. Merci...

— Je regrette pour vous que vous n'ayez pas eu l'idée de me prévenir de cette visite, continua sardoniquement Leroux. J'aurais pu vous faire savoir que, la nuit, il y a grand danger à vouloir pénétrer dans la pièce où je me livre à mes expériences. En effet, c'est une simple plaque de carton qui remplace alors la plaque d'acier... Vous êtes passé à travers dès que vous aviez mis le pied dessus.

— Je m'en suis aperçu... répondit Michel.

Il imaginait ce qui allait arriver. Leroux s'empresserait de le débarrasser de son maquillage. Il reconnaîtrait Michel Vaudreuil.

Le valeureux jeune homme avait été bien des fois dans une situation critique, mais jamais encore il ne s'était senti aussi désarmé. Le diabolique personnage qu'il avait en face de lui disposait de moyens perfectionnés pour le faire disparaître.

Leroux l'observait comme un chat qui guette une souris.

— Je pense, dit le docteur, à la longue, qu'il est parfaitement inutile que nous jouions l'un et l'autre au plus fin. Si vous vous êtes introduit chez moi clandestinement, c'est que vous aviez vos raisons. Ce que je désire apprendre, c'est ce que vous savez exactement...

— Absolument rien encore... murmura Michel.

— Vous me permettrez de me montrer sceptique. Si vous ne saviez rien, il n'y aurait aucune raison pour avoir agi ainsi. Vous avez des soupçons sur moi, allez-vous me dire, sans doute?

Michel se renferma dans un nouveau mutisme.

— Ecoutez-moi bien, gronda Leroux. Votre vie ne compte pas pour moi. Je pourrais vous expédier tout de suite dans un autre monde. Mais je ne le ferai pas... Pas encore. Tout d'abord, il me faut savoir quels sont les traits véritables qui se cachent sous ce déguisement. Et comme je veux vous éviter des gesticulations inutiles...

Tout en parlant, Leroux emplissait une petite seringue d'un liquide contenu dans une éprouvette.

— C'est une petite variante de ce que vous avez goûté, il y a un instant dans la fosse, expliqua-t-il, l'œil luisant d'une joie mauvaise.

Il s'approcha, et Michel éprouva à nouveau, sous l'aspersion, les mêmes symptômes. Il s'affaissa dans ses liens. Le docteur se mit alors en devoir de décoller la fausse barbe à l'aide de produits appropriés. Quand il eut terminé, il ne put réprimer un tressaillement :

— Il était temps... balbutia-t-il. Ce maudit mouchard a travaillé plus vite que je ne pouvais l'imaginer... Il sait déjà trop de choses!

CHAPITRE VI

LE PETIT CAFÉ A SAINT-NAZAIRE

C'était un petit café de Saint-Nazaire, non loin de l'endroit où accoste le bac qui fait le service de Mindin et vice versa, à travers l'estuaire de la Loire.

Six heures de l'après-midi. Des ouvriers qui avaient terminé leur journée étaient accoudés au comptoir et devisaient, au milieu d'exclamations et d'un brouhaha général. Une T.S.F. nasillarde essayait de couvrir tout ce bruit, mais n'y parvenait pas.

Le patron, manches roulées au-dessus du coude, un torchon douteux et humide constamment agité sur le zinc, versait à boire et jouait aux dés avec deux consommateurs.

Assis à une petite table, un homme vêtu correctement, dont la tenue détonnait dans ce milieu, sirotait le contenu d'un verre, à petites gorgées, et paraissait plongé dans des pensées lointaines.

Tout autour de lui, c'était l'agitation et le mouvement. Sauf pour une autre table où un autre personnage en tenue de travailleur, la casquette rejetée en arrière, le visage tanné par la vie au grand air et aussi la sueur qui avait dû couler abondamment, ce jour-là, car il avait fait très chaud, roulait lentement une cigarette entre ses doigts. Devant lui, un grand verre contenant quelque chose de jaune opaque.

Il acheva de coller sa cigarette, en jeta quelques filaments de tabac qui dépassaient et l'alluma. Puis, tirant de sa poche un journal froissé, il commença à le lire. Le feuilleton semblait l'intéresser profondément.

La porte s'ouvrait et se refermait constamment au jeu des allées et venues. A chaque entrée, l'homme vêtu correctement, jetait les yeux, dévisageait l'arrivant et se replongeait dans son isolement.

Il eut soudain un geste furtif de satisfaction. Quelqu'un venait d'apparaître, et se dirigeait, droit vers lui, entre les gens qui se trouvaient là. Il s'assit en face de celui qui l'attendait, après une brève poignée de main.

Le nouvel arrivant était jeune. Il possédait un visage ouvert. Son sourire attirait la sympathie. Il y avait un frappant contraste entre son apparence et celle de l'homme qui venait de l'accueillir.

Personne ne leur prêtait d'attention. Chacun, dans la petite salle enfumée, aux fenêtres closes malgré la température du dehors, semblait ne s'occuper que de ses propres affaires.

Seul peut-être l'ouvrier au feuilleton avait-il levé la

tête, lancé un regard vers les deux causeurs, tiré une longue bouffée de sa cigarette, et continué à lire les palpitantes aventures qui lui faisaient froncer le sourcil.

Il acheva le feuilleton, replia de nouveau son journal, le fourra dans sa poche, et d'un geste rapide, vida son verre. Il paya et se leva, quittant le café.

Les deux interlocuteurs devisaient à voix discrète. Après une demi-heure, ils partirent ensemble. L'homme aux vêtements corrects se dirigea vers la gare de Saint-Nazaire, pendant que l'autre s'acheminait du côté du port.

Le long d'un dock, il s'arrêta, regarda autour de lui et vit quelqu'un qui semblait absorbé par la contemplation d'un treuil abandonné. Il passa devant lui et continua sa route.

L'autre, sans affectation, parut se décider à quitter l'endroit et se mit à cheminer dans la même direction. Il tourna dans la première ruelle, et s'arrêta. Le jeune homme de l'instant précédent était là.

— Bonsoir, Langoet... articula le plus âgé.

— Bonsoir, m'sieu l'inspec...

— Chut!... Veux-tu m'appeler Dupin, pas autrement!...

— Excusez-moi... J'peux pas m'habituer...

— C'est pourtant nécessaire, mon petit, reprit Dupin. Alors... Du nouveau? Qu'est-ce qu'il t'a dit?

— Rien de précis encore. Il attend des instructions définitives...

— Bon. Tu as rendez-vous pour quand?

— Demain, à sept heures... Mais pas au même endroit... Il veut que j'aille à Paimbœuf...

— Oh! oh!... il se méfie... C'est normal. Ecoute, mon garçon, demain ni les autres jours, je n'y serai pas, comprends-tu?... Il te fait courir d'une place à l'autre pour être sûr de repérer quiconque rôderait autour de vous... D'ailleurs, cela me suffit. Je l'ai vu. C'est bien celui que je supposais.

Langoet toussota, hésita, puis prenant son courage à deux mains :

— Va-t-y falloir faire longtemps ce métier-là? demanda-t-il, les joues empourprées.

Dupin se méprit sur le sens de la question. Il riposta d'un air sec :

— Tu regrettes de... d'être utile?

— Oh! non. Mais cela me dégoûte d'être obligé de me montrer amical. J'ai tellement envie de lui f...tre mon poing sur la gu...le!... Ce sal...d! Y a des moments où je me demande si je vais pouvoir continuer la comédie...

Dupin sourit amicalement et posa une main sur l'épaule de Langoet :

— Je te comprends, mon gars... Mais pense que tu travailles pour la France... Pour ton pays... C'est profondément précieux ce que tu fais... Il faut tenir jusqu'au bout...

— Je ferai de mon mieux, murmura Langoet. Vous croyez que ça sera long, encore?

— Non. Je pense que nous allons avoir un résultat bientôt, au contraire. C'est de lui que ça dépend, et non de moi. Dès qu'il t'aura fixé exactement, ton rôle sera terminé, sois sans crainte...

Langoet émit un soupir de soulagement.

— Ça te vaudra une note excellente auprès de ta Direction, acheva Dupin en le quittant, sur une dernière poignée de main.

⁂

Le capitaine Lhomet, à Paris, ajusta ses lunettes d'écaille pour prendre connaissance du long rapport que venait de lui faire tenir son collaborateur Jacques Dupin, par les voies les plus rapides.

Dès que Vaudreuil lui avait annoncé qu'il serait nécessaire de surveiller Karl Frohmann et un de ses complices, le chef du Deuxième Bureau avait dépêché sur place l'homme qu'il fallait.

Dupin s'était immédiatement mis à l'œuvre. Il avait rapidement découvert l'identité de Risler aux joues trop rouges. S'attachant plus particulièrement à surveiller ce dernier, il avait constaté que Risler s'était installé à Saint-Nazaire, peu après le départ de Vaudreuil.

Le surveillant avec adresse, Dupin n'avait pas tardé à s'apercevoir que l'un des buts favoris de promenade du suspect était le chantier de constructions navales de Penhoet.

Or, l'agent secret n'ignorait pas que précisément, on travaillait dans cet endroit, dans le plus grand mystère, à l'achèvement d'un merveilleux sous-marin qui révolutionnerait toutes les données connues en matière de submersibles.

Bien entendu, le chantier était soigneusement gardé. Mais on s'efforçait, en même temps, de ne pas susciter la curiosité par des précautions trop visibles.

Peu à peu, Dupin avait appris qu'on avait essayé, à différentes reprises, de soudoyer des ouvriers, en vue d'obtenir des renseignements. L'un de ceux-ci avait été imprudent et un soir, après avoir trop copieusement bu, s'était laissé aller à parler devant un camarade.

Il se vantait de pouvoir bientôt acheter le lopin de terre dont il rêvait, ceci grâce à une somme d'argent qui lui tomberait du ciel.

Il avait, ensuite, fait d'autres confidences, notamment à un jeune collègue, nommé Langoet, confidences qui avaient paru tellement surprenantes à ce dernier, qu'il en avait avisé son chef immédiat.

Bref, l'ouvrier trop bavard avait été mis à l'ombre en attendant de posséder plus de précisions quant à ses agissements.

Quelque temps avait passé, et on allait se décider à le relâcher, lorsque Langoet avait fait une nouvelle déclaration.

Un individu l'avait abordé, et demandé des nouvelles de l'absent. Sur la réponse de Langoet que l'homme avait quitté le chantier, le personnage avait posé d'autres questions.

Le jeune ouvrier, d'esprit alerte, n'avait pas tardé à soupçonner quelque chose, et s'était prêté à la conversation en abondant dans le sens de son interlocuteur, tant et si bien que celui-ci avait fini par lui proposer une somme d'argent en échange du moyen de pénétrer jusqu'au sous-marin, en cale sèche, afin de l'admirer.

C'est alors que Dupin s'était mis en relations avec Langoet et l'avait encouragé à continuer à donner le change au personnage trop curieux. Adroitement, grâce aux suggestions de Dupin qui tirait les fils, dans la

coulisse, l'homme n'avait pas tardé à suggérer des choses encore plus précises.

Langoet acceptait tout, bien entendu.

D'après la description qu'il avait donnée, Dupin supposait qu'il devait s'agir de Risler, dont il avait pour quelques jours abandonné la piste afin de vérifier à La Baule si Frohmann était toujours là.

Après avoir acquis, de visu, la preuve qu'il ne se trompait pas, Jacques Dupin venait d'envoyer ses conclusions au capitaine Lhomet.

« ...Je suis d'avis, terminait-il, de me mettre en rapports avec Michel Vaudreuil pour le coup de filet définitif... »

Lhomet étudia toutes ces données, et hocha approbativement la tête.

— Oui... Un tandem Vaudreuil-Dupin... Ils feront de la bonne besogne.

D'après Jacques Dupin, il ne pouvait s'agir que d'une tentative de sabotage. Risler attendait probablement des instructions — peut-être en provenance de Frohmann, ou encore d'un chef ignoré...

— Ce chef... marmonna Lhomet. C'est peut-être bien celui que Michel Vaudreuil est en train de chercher à découvrir?

De toutes façons, la jonction entre les deux collègues s'imposait.

Oui, mais voilà... Pas de nouvelles de Vaudreuil.

— Il n'y a pas de temps de perdu, songea le capitaine. Vaudreuil n'a guère commencé sa filature que depuis deux jours à peine...

Il rechercha dans son dossier les pièces qu'il désirait.

— Ah!... Nous y sommes...

Michel avait indiqué qu'il descendrait à l'auberge du Loup-Cervier, à Herbignac, sous le nom de Dosson (Achille) et précisé le travestissement qu'il adopterait.

— Eh bien, voilà... Dupin se débrouillera avec ça...

Lorsque ce dernier reçut l'avis, il se frotta les mains.

Rien de plus aisé. Dès que Langoet le préviendrait de la date définitive à laquelle Risler comptait faire sa « visite », il filerait jusqu'à Herbignac. Vaudreuil était un ami, avec lequel il avait souvent travaillé. A eux deux, ils devaient réussir.

— Il me suffira de préciser à Langoet de retarder de quelques heures l'introduction de Risler dans le chantier... Le temps de me trouver là avec Vaudreuil...

A ce moment, on arrêterait tout le monde, y compris Langoet lui-même. Mais le brave garçon était prévenu. Comme tout se passerait sans esclandre, sa réputation n'en souffrirait pas. Personne ne se douterait de rien.

Et sa détention durerait tout au plus une demi-heure, le temps de mener les vrais coupables en lieu sûr.

Dupin dîna de fort bon appétit ce soir-là.

Mais douze heures ne s'étaient pas écoulées qu'il se trouva plongé dans une cruelle incertitude.

Langoet n'était pas venu, le lendemain, au rendez-vous habituel. Et le surlendemain, on constatait l'inexplicable absence du jeune ouvrier à son travail.

Que s'était-il passé? La famille du jeune homme était désespérée. Il n'était pas rentré dîner, le soir où Dupin l'avait vainement attendu. On était sans nouvelles... C'était la première fois qu'il découchait.

Pour tout autre que lui, on eût pu croire à une incartade excusable de son âge. Mais Yves, le petit Yves, comme on l'appelait chez lui, menait une conduite fort rangée.

Dupin commençait à redouter le pire.

— Qui sait si ce bandit de Risler ne l'a pas fait enlever?

C'était possible... Mais alors, la situation devenait plus alarmante. Car cela signifiait que la bande d'espions qui tourbillonnaient autour du sous-marin était plus forte qu'on ne l'avait cru.

Cela voulait dire que les misérables avaient peut-être trouvé un autre moyen d'accéder dans le chantier.

Tout était à recommencer sur de nouvelles bases. Y avait-il un homme qui s'abouchant avec les espions, comme l'avait fait le premier en date, était la cause de la disparition de Langoet qu'il aurait trahi après l'avoir surveillé à son insu?

Dupin réfléchissait ardemment à toutes ces hypothèses.

— Le temps presse, maintenant, gronda-t-il. Il faut que je voie Vaudreuil... Tout de suite...

Quand il arriva à l'auberge du Loup-Cervier — il avait naturellement abandonné son apparence d'ou-

vrier — Dupin apprit avec une profonde déception que M. Achille Dosson était parti la veille au soir pour La Baule et qu'il n'était pas encore rentré.

— Il est cinq heures et demie, articula Dupin. Peut-être sera-t-il là pour dîner? Je vais l'attendre...

— Mais comment donc! s'épanouit l'aubergiste, je vais mettre le couvert pour deux...

CHAPITRE VII

SITUATION DÉSESPÉRÉEE

Quand Michel Vaudreuil revint à lui, il se trouvait dans une obscurité quasi impénétrable, une obscurité lourde, oppressante et silencieuse.

Il lui fallut plusieurs minutes pour se rendre compte de ce qui s'était passé. La première sensation fut qu'il était assis sur un sol de pierre humide et que ses poignets ainsi que ses chevilles étaient pris dans des cercles de fer reliés à des chaînes, elles-mêmes rivées dans la muraille.

Il se sentait encore affaibli par les effets du liquide que le docteur Leroux lui avait envoyé au visage. Peu à peu, le dos appuyé au mur, après s'être rendu compte que ses chaînes étaient solides et défiaient toute tentative de libération, il se rappela...

Son intrusion nocturne à *La Futaie,* sa chute dans la trappe, sa capture. Il marmonna entre ses dents :

— Je ne suis pas dans le même trou. Il faut croire que l'estimable Leroux avait depuis longtemps prévu des oubliettes dans le cas où il recevrait des visites comme la mienne!

Il cessa de penser. Cela le fatiguait. Il se résolut à prendre un repos mental aussi complet que possible. Il tenta de dormir et s'allongea, mais ses chaînes ne lui permettaient pas des mouvements faciles.

Soudain, tout s'illumina et, ouvrant les yeux, il fut obligé de les refermer presque aussitôt sous l'aveuglante clarté. Après avoir clignoté fébrilement, il put voir autour de lui.

Il constata qu'une ampoule électrique de grande puis-

sance venait de s'allumer à la voûte de sa prison. Ce qui lui permit de se rendre compte qu'il se trouvait dans un réduit d'environ quatre mètres carrés, pas davantage.

L'air y était lourd, vicié, presque fétide à respirer. Aucune fenêtre, aucune ouverture, sauf celle qu'il vit en levant les yeux, au faible bruit qu'il venait d'entendre.

Une trappe s'était ouverte et le visage osseux du docteur Leroux était là, grimaçant de satisfaction.

— Déjà? fit Leroux. Vous avez déjà repris connaissance? Vous êtes solide, Vaudreuil!

Michel haussa les épaules. Le docteur reprit, en ricanant :

— Vous n'imaginez pas la volupté que j'éprouve à vous tenir là, en mon pouvoir... Mon plus dangereux ennemi... Maintenant, vous ne pourrez rien empêcher, vous entendez? Rien empêcher!...

Vaudreuil le regarda d'un œil singulièrement calme.

— Quel genre de mort me réservez-vous? articula-t-il

— Oh! pas encore!... Mais vous ne perdrez rien pour attendre... Je veux vider la coupe de délices jusqu'au bout et une fois que j'aurai accompli ce que je veux faire, pouvoir vous en donner tous les détails pour que vous emportiez chez le diable la rage impuissante de votre entière défaite!...

Avant de se retirer, Leroux lança encore :

— Vous allez être nourri convenablement, n'ayez crainte. On soigne toujours bien les condamnés à mort... Ha! ha! ha!...

L'écho de ce rire diabolique résonna longtemps aux oreilles de Michel. La trappe se referma, et la lumière disparut.

Il resta seul avec ses pensées.

Comment allait-il pouvoir se tirer de là? Personne ne savait où il se trouvait. Ah! cette fois, il semblait bien que Michel Vaudreuil allait toucher le terme de ses aventures.

***

En s'asseyant en face de celui qu'elle appelait toujours son oncle, Arlette remarqua une allégresse inac-

coutumée chez le docteur. Il avait une lueur dans le regard et un sourire secret apparaissait fréquemment sur sa bouche pincée.

— Tu as bien dormi, Arlette?

— Très bien, mon oncle. Comme toujours. Je vous remercie. Et vous?

— Oh! très bien, très bien... J'ai une faim de loup, ce matin.

De fait, il attaqua son petit déjeuner avec un appétit qu'il n'avait pas montré depuis longtemps.

Elle regarda l'homme à la dérobée, et constata quelque chose qu'elle n'avait jamais si bien remarqué jusqu'alors.

— Comme il a l'air méchant, même quand il est de bonne humeur!...

Une autre image vint se substituer à celle-ci. Les traits d'un jeune homme brun, séduisant, aux yeux gris, à l'athlétique apparence, et elle sourit pensivement.

— Dis, mon oncle, hasarda-t-elle, crois-tu qu'il aura réellement accepté ton invitation?

— Qui, Arlette? marmonna Leroux.

— Monsieur Vaudreuil... Tu sais, ce...

Elle s'arrêta court. Leroux, durant une fraction de seconde, avait eu le visage tordu par une anxiété et un sursaut lui avait fait lâcher sa cuiller. Mais il se reprit et se força à être aimable.

— Ah! M. Michel Vaudreuil? souligna-t-il. Il te plaît, hein! Il est charmant du reste... Mais oui, je pense qu'il viendra... Pourquoi pas? Il l'a promis...

Elle eut un geste pour désigner la pièce autour d'elle :

— Il faudrait peut-être arranger cela plus coquettement?

Leroux émit un rire nerveux.

— Quelle idée!... C'est bien de ton âge... Tu crois donc qu'il fera attention à ces choses-là?

Arlette se leva et passa dans la cuisine. Elle avait son idée.

— Gertrude, commença-t-elle, il faudrait...

Mais qu'avait donc Gertrude? La gouvernante qui venait de préparer un plateau chargé — à l'intention de qui? puisque son oncle et elle-même, pensa Arlette, étaient servis! — eut un soubresaut et ouvrit précipitamment un placard où elle jeta tout pêle-mêle.

— Que faudrait-il, mademoiselle Arlette?

— Rien... J'ai réfléchi... Cela n'a pas d'importance.

La gouvernante passa devant elle et se jeta dans le couloir menant vers la salle à manger. Arlette, interdite, se demandait ce qui pouvait bien motiver une telle attitude.

Machinalement elle vint de son pas léger jusqu'à la porte et recula instinctivement. Son oncle et Gertrude parlaient rapidement à voix basse. Ils avaient l'air sinistre, tous deux.

Arlette fit exprès du bruit. L'homme et la femme se séparèrent en hâte et quand elle entra dans la pièce, ils avaient une attitude normale. Gertrude manifestait sa déférence habituelle. Le docteur avait repris son air distant et sa parole brève.

La jeune fille se demanda si elle n'avait pas rêvé. Jamais, auparavant, la gouvernante n'avait manifesté une pareille intimité avec son maître, au point de discuter avec lui sur ce ton furtif.

— Ils ont l'air de deux complices! se dit Arlette, malgré elle.

Avec ce don inné chez toute femme, jeune ou vieille, dans l'art de dissimuler ses impressions, elle montra une gaîté insouciante.

— Mon oncle... Il fait beau... J'ai envie de faire une bonne promenade à pied jusqu'à Herbignac...

— Oui, c'est cela... Va ma petite Arlette... Tu peux prendre ta matinée. Cela te fera du bien... Et, même, si tu veux, tu peux prendre l'auto, aller loin... Tu rentreras pour une heure... Ce sera largement assez.

— Comment? Tu me prêtes la voiture?

— Hé oui. Tu ne pourras pas dire, après cela, que je ne suis pas gentil avec toi, dit-il en plaisantant.

Elle resta muette. Jamais, son oncle n'avait montré un tel débordement. Depuis qu'elle savait conduire, ç'avait été son rêve de prendre le volant de la puissante auto de son oncle, mais il l'avait formellement interdit. Il affirmait qu'une femme n'est pas capable de guider autre chose qu'une cinq-chevaux.

Pourquoi cette autorisation, à présent?

Le docteur semblait impatient de la voir partir. Il venait de se rendre au garage. Arlette entendit le bruit du moteur. La voiture se trouvait maintenant sur

le terre-plein devant la porte de la maison. Leroux en descendit et invita sa nièce à s'installer.

Que se passa-t-il alors dans l'esprit d'Arlette? Une pensée claire et précise venait de s'y installer.

— Il veut que je m'éloigne à tout prix...

Elle annonça, pimpante :

— Je monte m'habiller... Tu es un ange, mon oncle...

Le sourire tortueux qui l'accompagna jusqu'au haut de l'escalier était pourtant celui d'un démon...

Une minute plus tard, le docteur entendit un cri

— Oh!... Je me suis tordue la cheville!...

Il se précipita, frappa à la porte de la chambre de la jeune fille. Il la trouva assise dans un fauteuil, les yeux emplis de larmes et se tenant le pied.

— C'est bête, dit-elle. Je ne peux pas marcher...

Elle surprit l'éclair de contrariété dans le regard de l'homme et tenta de se remettre debout, mais poussa un nouveau cri.

— Cela me fait affreusement mal...

Leroux s'agenouilla et avança la main.

— Non, s'exclama-t-elle, ne me touche pas...

— Pourtant, grogna-t-il après un examen rapide, ta cheville n'enfle même pas... Essaie encore...

Une autre tentative d'Arlette n'eut pas davantage de succès.

— Quel dommage, murmura-t-elle plaintivement. Moi qui me promettais tant de plaisir... Veux-tu m'aider à descendre dans le salon, mon oncle. Je resterai la jambe allongée... Je m'installerai à lire dans la bergère... Cet après-midi, peut-être cela ira mieux.

— Oui. Mais cet après-midi, j'aurai besoin moi-même de l'auto...

— Eh bien, tu m'emmèneras!

— Oh, tout à fait impossible!...

La voix de Leroux était devenue cassante, pour un instant. Il se reprit et sourit à nouveau.

— Descendons, proposa-t-il. Je suis sûr que d'ici une demi-heure ce bobo aura passé...

Il la mena vers le salon, à petits pas, éprouvant une sensation grisante de soutenir la jeune fille qui s'abandonnait.

Le docteur plaça lui-même un coussin sous le pied malade et Arlette ouvrit le livre qu'elle avait choisi.

Mais à peine son oncle eut-il quitté la pièce qu'elle se leva, courut avec une rapidité qui révélait que tout ce qui précédait n'avait été qu'une adroite comédie, jusqu'à la porte et l'ouvrit lentement.

Elle connaissait un endroit du couloir d'où, en appuyant son oreille à la cloison, on pouvait entendre distinctement, par un phénomène d'acoustique, tout ce qui se passait dans la cuisine.

Or, elle avait entendu les pas de son oncle se diriger vers cette pièce, et ne doutait pas qu'il voulût encore conférer avec Gertrude.

Un frémissement la parcourut de la tête aux pieds.

— Je savais bien qu'il y a un mystère récent, ici!...

Leroux et Gertrude parlaient discrètement, mais dans le silence de la maison et surtout grâce à la particularité du mur, Arlette ne perdait pas une seule de leurs phrases.

— Tu feras attention, Gertrude, que la petite ne se doute de rien!

— Soyez tranquille... Je me méfierai...

— Tu as porté à manger à... enfin tu sais...

— Oui. J'ai profité de ce qu'elle était dans sa chambre...

— Bon. Vers huit heures, ce soir, tu lui donneras un nouveau repas. Cette fois, tu mettras ce narcotique dans ses aliments. J'ai besoin qu'il dorme jusqu'après, comprends-tu?

— Quoi? C'est pour bientôt, le...

— Chut!... Oui... L'explosif est presque entièrement fabriqué... Il ne me reste plus qu'à monter le mouvement d'horlogerie et à installer le tout dans la caissette...

Un silence suivit. La voix de Leroux se fit de nouveau entendre :

— Cette fois, toutes les précautions seront prises pour que...

— Pour qu'il n'y ait pas de mésaventure de l'autre fois...

— Bah!... Grosstadt n'était jamais qu'un comparse. Et s'il avait voulu m'écouter il serait encore en vie...

— Qui est-ce qui va se charger de l'engin, cette fois?

— Mais, Risler, comme convenu... Je l'emmènerai dans ma voiture jusqu'à Saint-Nazaire. Et tu peux

croire que je ferai attention. Là-bas, il fera le travail tout seul...

— Si jamais il échouait!... J'ai peur qu'il ne nous vende!...

— Penses-tu... Il sait ce qui l'attendrait dans ce cas. Et il tient encore à la vie... Non, ce qui peut arriver de pire, c'est... Et puis, pourquoi craindre un échec... Impossible de manquer notre coup cette fois, tu m'entends!...

— Aucun danger qu'on ne découvre un jour que le docteur Leroux est le pourvoyeur secret des agents ennemis?

— Ah, Gertrude, grommela Leroux, tu as bien des qualités, mais vois-tu, tu es trop pessimiste, par instants... Il y a cinq ans que je suis à *La Futaie*... Depuis cette date, nous avons fait — toi et moi — pas mal de besogne... Tous ces attentats restés inexpliqués... Eh bien, j'attends encore la visite de la police...

« Quand viendra le grand jour, je serai puissant, très puissant. Et dans une France conquise, je commanderai en maître, grâce à ceux qui me soutiennent parce qu'ils savent que moi seul, je puis les mener vers la victoire... Je serai le gouverneur général de tout le territoire qui aura été annexé par nos nouveaux maîtres!...

Pâle comme une morte, Arlette retourna sur la pointe des pieds, jusqu'à sa place. Deux minutes plus tard, son oncle ouvrait la porte et jetait un coup d'œil furtif.

Arlette paraissait entièrement absorbée par sa lecture.

CHAPITRE VIII

ACTIVITÉ NOCTURNE

Jacques Dupin attendit jusqu'à la tombée du soir, avant de se décider à se mettre à table, à l'auberge du *Loup-Cervier*. Il dîna seul, en face de la place vide et du couvert intact destiné à Achille Dosson.

D'autres personnes se trouvaient dans la salle, ce qui le dispensa de subir les propos du maître de céans, dont il ne se souciait guère.

Il avait besoin de réfléchir.

L'absence de Michel Vaudreuil commençait à l'inquiéter. D'après ce qu'il avait appris, son brillant collègue aurait dû rentrer à l'aube précédente au plus tard. D'autre part, se basant sur ce que lui avait fait savoir le capitaine Lhomet, Dupin repoussait l'idée que Vaudreuil avait pu être retenu à La Baule, puisqu'il avait nettement indiqué à son chef que ses recherches allaient désormais se circonscrire, jusqu'à nouvel ordre, dans les environs d'Herbignac.

Neuf heures sonnèrent au cartel de la salle rustique. Les dîneurs étaient partis. Dupin n'y tint plus. Il se leva et déclara qu'il allait se dégourdir les jambes.

— Alors, vous couchez ici? s'enquit l'aubergiste avec empressement.

C'était une idée. Oui, il retint une chambre. Cela vaudrait mieux que d'être obligé de rentrer à Saint-Nazaire par le dernier autocar qui passerait dans quelques minutes. Il espérait toujours que Vaudreuil ferait son apparition.

La nuit était belle. Sans lune, mais avec des myriades d'étoiles au ciel, qui projetaient une lueur diffuse, suffisante pour se diriger à partir du moment où les yeux s'étaient habitués à cet état de choses.

Dupin déambulait lentement sur la route déserte. Il pensait à Michel Vaudreuil, il pensait aussi à Langoet. Le double problème s'imposait à son esprit et le rendait irritable.

Il se rangea vivement au coup de klaxon derrière lui. L'autocar en direction de La Roche-Bernard, passa dans un grondement. Dupin remarqua, tout de suite derrière le gros véhicule, le double pinceau lumineux annonçant une autre voiture. Il se jeta de nouveau sur le bas-côté, mais au lieu de poursuivre sa route, l'auto vira dans un chemin à droite, s'enfonçant dans la campagne.

— Un propriétaire des environs qui rentre chez lui, sans doute... se dit-il, en suivant machinalement la voiture des yeux.

Il était parvenu lui-même à l'entrée de cette route secondaire et voyait l'arrière de l'auto se découpant, comme une ombre chinoise sur le fond éblouissant formé au delà du capot par le large cercle d'éclairage ambré...

Il put suivre ainsi la marche de la voiture dans la contrée extrêmement plate et continua d'observer, à défaut d'autre chose.

Il avançait, tout en regardant. A cent mètres, le chemin faisait un coude vers la gauche. Arrivé à cet endroit, il retrouva l'auto qui roulait lentement et avait à peine franchi trois cents autres mètres.

Puis elle bifurqua une fois de plus et s'engagea à l'allure d'un homme au pas, vers une grande bâtisse dont on voyait l'ombre des toits se profiler sur le ciel bleu sombre.

Dupin, sans savoir pourquoi, continuait à se rapprocher.

L'auto avait stoppé, et une grosse lampe s'était allumée au fronton du bâtiment. Il voyait le véhicule devant un portail de bois rustique. Des aboiements de chien retentirent dans la nuit.

Puis il y eut un ordre bref, et les bêtes se turent.

Une portière claqua. Dupin aperçut une silhouette grêle qui passait devant les phares. Puis une autre. Cela n'avait duré qu'un bref instant mais cela avait suffi pour le mettre en révolution.

— Hein ? grommela-t-il. Serait-ce une illusion, ou bien...

Il se jeta résolument à travers champs et parvint assez près de l'endroit où se trouvait l'auto. Les chiens qui l'avaient senti recommencèrent leur vacarme.

Une voix désagréable clama :

— Gertrude!... Enferme ces sales bêtes!...

A plat ventre sur le sol, Dupin regardait. Le second personnage revenait vers l'auto. Cette fois, pas d'erreur. C'était bien Risler!...

— Que peut-il faire par ici? C'est louche!... se demanda Dupin.

En même temps, il songea combien Vaudreuil avait fait preuve de flair en décidant de choisir Herbignac comme champ d'opérations. Il avait certainement appris quelque chose.

Du moment que le propriétaire de cette maison avait affaire à Risler, il était à surveiller. C'était de pure logique.

Ce qui allait suivre était de nature à chasser toute hésitation chez le guetteur. En effet, il vit surgir de la

maison une femme d'apparence massive. L'homme chétif qui paraissait commander était sur ses talons. Risler venait d'ouvrir à nouveau la portière de la voiture et s'était penché à l'intérieur.

— Gertrude, commanda le chef, tu vas aider Risler à transporter son fardeau... Prends-le par les pieds... Vite... Il suffirait qu'un paysan attardé passe par ici.

— Pourquoi ne pas amener la voiture devant le perron, docteur? chuchota la femme.

— Non. Trop de manœuvres. Arlette pourrait se réveiller. Il faudrait ensuite ressortir l'auto pour la mener au garage. Allons, Gertrude, presse-toi...

Dupin, les yeux exorbités, vit qu'on extrayait de la limousine un corps humain!... La tête était enveloppée dans une couverture.

Il se demanda avec angoisse s'il ne s'agissait pas de Michel Vaudreuil!... Les misérables transportaient-ils le cadavre de son ami?

— Il est mort? demanda Gertrude, comme si elle avait été en communion d'idées avec celui qui les surveillait, à quelques mètres.

— Non. Simplement endormi, fit Risler.

— Ne le mets pas avec l'autre, intervint celui qu'on avait appelé le docteur. Il n'y a qu'à enfermer celui-ci dans mon laboratoire jusqu'à demain. Je n'y travaillerai pas, bien sûr... Demain, ce sera la fin de notre tâche, hein, Risler...

Dupin n'en entendit pas davantage. Les trois sinistres complices venaient de pénétrer dans la maison. Il n'en avait pas besoin, du reste. Son cerveau bouillait.

Il profita du répit que constituait l'absence des bandits, pour se relever et prendre sa course vers Herbignac. Jamais il n'avait galopé aussi vite. C'est que les minutes étaient infiniment précieuses.

Il avait déjà franchi un demi-kilomètre quand il entendit le bruit du moteur et comprit que l'auto était conduite à son garage. Les chiens qu'on avait de nouveau lâchés dans le grand jardin donnèrent de la voix, mais maintenant Dupin était en sécurité et il se mit à marcher normalement jusqu'à la grand'route.

L'aubergiste était placidement assis devant sa pompe à essence fermée, et fumait une pipe. Il vit surgir son client.

Dupin réprima les élans d'impatience qui l'agitaient. Il fallait paraître normal, sinon, il deviendrait la proie d'une kyrielle de questions stupéfaites, qui ne pourraient que le retarder et même l'entraver.

— Le téléphone fonctionne? demanda-t-il.

— Non. Fermé après neuf heures...

La malchance s'en mêlait. Dupin haussa les épaules.

— Vous avez une auto, une bicyclette, quelque chose pour me transporter? Je vous en prie, c'est urgent... J'ai besoin d'aller immédiatement à Saint-Nazaire...

— A c't'heure-ci? brama l'hôtelier.

— Oui... Oui... Mais n'ayez crainte, je paie tout de même la chambre que j'ai retenue... J'en aurai d'ailleurs besoin cette nuit.

L'aubergiste cracha un long jet de salive sur le sol et considéra son vis-à-vis. Il avait de drôles de clients depuis deux jours, songea-t-il. Le premier disparaît, le second, à peine arrivé, veut s'en aller aussi... Ah, si les temps n'étaient pas si durs... Il soupira. Où était l'époque où il pouvait choisir ses têtes?

— Alors? Vous vous décidez? cria Dupin.

— Non. Je n'ai pas d'auto, pas de bécane...

— Alors, je vais réveiller quelqu'un dans le pays, mais il faut que je sois à Saint-Nazaire cette nuit!...

L'aubergiste lui jeta un regard singulier. La situation devenait gênante. Dupin ne pouvait révéler ses attributions au premier venu. Et il sentait que l'autre le soupçonnait de nourrir des desseins suspects.

Fort heureusement, une auto passa, et Dupin put la faire stopper. C'était un taxi — un confrère de Purtiat — qui rentrait à vide dans la cité où voulait se rendre l'interlocuteur de l'hôtelier.

Une aubaine pour le chauffeur. Il embraya et fila.

Le propriétaire du *Loup-Cervier* resta songeur et marmonna :

— Je crois que je ferai bien d'avertir la gendarmerie dès demain matin, s'il ne revient pas... Tout ce micmac ne me dit rien qui vaille!

Aidé d'un commis, il commença à placer les volets sur la devanture.

⁂

Assis dans le salon, le docteur Leroux, Risler et Gertrude discutaient avec passion.

— Le mieux, dit Leroux, est que Risler passe la nuit ici. Il se lèvera de bonne heure et se tiendra aussitôt dans la voiture pour qu'Arlette ne s'aperçoive de rien...

— Avec la caissette? sursauta Risler. Non...

— Triple idiot... Puisque je te dis qu'elle est réglée pour exploser à onze heures du matin. Pas une minute plus tôt, pas une minute plus tard... Et d'ailleurs, nous y serons tous, dans l'auto avec l'engin en nous rendant à Saint-Nazaire... Je risquerai autant que toi, c'est-à-dire, rien du tout...

Gertrude fit un geste. Elle semblait nerveuse.

— Pourquoi ne pas nous débarrasser cette nuit-même des deux prisonniers? hasarda-t-elle.

— Non. Risler et moi, nous avons besoin de repos, l'un et l'autre. Il sera grandement temps, après... A propos, ce n'est pas la peine de nourrir celui de ce soir...

— L'autre non plus, ricana Risler. Pour ce qui lui reste à vivre.

Gertrude approuva de la tête.

— J'aime mieux ça. Chaque fois que je suis descendue auprès de ce Vaudreuil, j'ai toujours eu l'appréhension qu'il allait me sauter dessus, malgré ses chaînes...

— Bah, cela ne fait jamais que deux repas que tu lui a donnés! se moqua Leroux. Il me semble que tu perds ton sang-froid...

— Ce n'est pas cela, docteur... Mais j'ai hâte de voir finir cette expédition. Et puis, il y a Arlette...

— Eh bien quoi, Arlette? Qu'a-t-elle fait?

— Rien... Mais je lui trouve un air bizarre...

La conversation reprit sur ce qui allait être fait le lendemain. Elle se prolongea durant une grande heure. Puis, le docteur bâilla et constata :

— Je crois que pour la première fois, depuis bien longtemps, je pourrai dormir sans somnifère...

Ils se levèrent et gagnèrent la porte.

Tout à coup, Gertrude ouvrit la bouche et la referma.

Elle se retourna vers Leroux et lui saisit le poignet, fortement, tout en mettant l'index de l'autre main sur ses propres lèvres.

Le docteur suivit du regard la direction de la main de la gouvernante, et eut un tressaillement.

Risler, stupéfait, murmura d'une voix assourdie :

— Qu'est-ce qu'il y a?

— La lumière rouge... articula Gertrude.

Une ampoule vermeille venait de s'allumer dans le couloir, sur le tableau signalisateur.

Tous trois restèrent immobiles. Puis Gertrude, les dents serrées, gronda avec rage :

— Je me doute qui ce peut être!...

Elle disparut. Les deux hommes s'entre-regardèrent. Une longue minute passa et la femme, un rictus sinistre accentuant la méchanceté du visage, revint et tendit un revolver à Leroux :

— Vous en aurez besoin dans un instant... Venez!...

Tous trois, du même pas feutré, se glissèrent dans la même direction.

CHAPITRE IX

LA DERNIÈRE CARTE

Au début de ce même après-midi, Arlette avait attendu le départ en voiture de son oncle, pour déclarer à Gertrude que son pied allait beaucoup mieux.

— Je vais en profiter pour sortir, ajouta-t-elle.

La jeune fille ne doutait pas que cette déclaration serait accueillie avec empressement. Elle comprenait que la gouvernante avait hâte de l'éloigner, comme l'avait déjà voulu le docteur, dans la matinée.

Ostensiblement, elle se prépara et sortit. Mais à peine eut-elle fait le tour de la maison qu'elle se glissa à l'intérieur par une porte de côté. Avec une assurance étonnante elle avait calculé que Gertrude ne pourrait jamais supposer qu'elle — Arlette — était capable d'une pareille ruse. Et c'était exact.

Cachée sous le renfoncement de la cage de l'escalier de bois, là où elle jouait les jours de pluie, quand elle

n'avait que treize ans, et où elle aimait se tenir pour rêvasser, adolescente, la jeune fille avait vu passer Gertrude par la porte secrète. La gouvernante se rendait dans le souterrain pour chercher le plateau porté à Vaudreuil pour son déjeuner.

A peine la femme avait-elle reparu qu'Arlette, après avoir attendu qu'elle regagnât sa cuisine, s'était hâtée de faire jouer le déclic et à son tour, s'était aventurée dans l'escalier tournant.

Elle passa ainsi sur la plaque d'acier qui cachait la première fosse devant la porte du laboratoire, mais ne put aller plus loin. La porte de la pièce était fermée à clef, ou du moins ce fut ce qui lui sembla.

Les murs, à droite et à gauche, étaient absolument lisses. Mais la jeune fille ne se découragea pas.

— Gertrude est passée... Il y a donc une ouverture, quelque part...

Elle tenta de tourner le bouton à droite, à gauche, mais en pure perte. Tout à coup, en observant plus attentivement sous la lumière crue de l'ampoule qu'elle avait allumée en descendant, elle remarqua que le trou de la serrure semblait avoir une ferrure curieusement proéminente.

Elle le toucha du doigt et eut un frémissement.

— J'ai compris!...

Cette protubérance basculait sous le doigt. Et en la faisant manœuvrer en même temps qu'on tournait le bouton, on obtenait le passage!

Elle se trouva à l'intérieur du laboratoire et après avoir refermé la porte put constater que celle-ci s'ouvrait librement de ce côté. Le mécanisme ne commandait que l'accès; autrement dit, il empêchait d'entrer, mais non de sortir.

Instruite par l'expérience, elle put aisément poursuivre son chemin par une autre porte, installée de la même façon et qui donnait sur un nouveau couloir.

Mais là, elle ne comprit pas. L'endroit était nu et vide. Il se terminait en cul-de-sac. A quoi pouvait bien servir ce réduit? Soudain elle vit sur le sol, composé de larges dalles, une solution de continuité entre deux pierres. Au moment où elle s'avançait pour l'étudier, l'instinct l'avertit de prendre garde et elle retira son pied.

La dalle avait eu un vague mouvement de bascule!... Arlette regarda une fois de plus autour d'elle. Deux commutateurs électriques au mur. Pourquoi, deux?... L'un commandait la lumière, c'était entendu, mais l'autre?... Elle y apposa son doigt. Un sourd grincement se fit entendre, et elle vit que la dalle avançait et obturait hermétiquement la fissure. Les ailes de ses narines se dilatèrent.

Quel machiavélisme dans cette construction... Maintenant, elle avait entièrement saisi.

— En appuyant de nouveau, se dit-elle, je vais ouvrir cette trappe.

Le mécanisme avait été agencé de telle manière que l'on pouvait laisser la dalle dans l'état où Arlette l'avait trouvée ce qui constituait un piège pour les non avertis.

Car elle basculait alors, sous le moindre poids et précipitait l'intrus au fond du trou. Il fallait donc : 1° refermer la trappe; 2° presser le déclic dans le sens opposé.

Et maintenant, Arlette voyait sous elle une ouverture noire, au bord de laquelle apparaissaient les extrémités des montants d'une échelle droite de fer.

Dans une niche creusée à même l'épaisseur de l'entourage du trou, il y avait un nouveau bouton, commandant sans aucun doute la lumière dans la cellule, au-dessus. Arlette put se rendre compte qu'elle continuait à deviner.

Alors, elle porta les mains à son cœur dans un geste instinctif. Elle savait qu'il y avait un prisonnier là-dessous. Mais...

— Michel Vaudreuil?... Vous?...

Le jeune homme releva la tête Le cri l'avait bouleversé. Il eut une expression de joie dans le regard.

— Mademoiselle Arlette!...

Presque aussitôt, son visage s'assombrit et il eut un rire amer :

— Vous venez sans doute me tourner en dérision, comme les autres!

— Moi, balbutia-t-elle. Moi!... Mais je viens vous sauver!...

Elle descendit auprès de lui. Comme il avait le visage tiré! Michel articula, une lueur malicieuse dansant dans le regard ·

— Je m'excuse de me présenter à vous dans cet état... Je ne suis pas rasé depuis...

— Oh, peu importe!... Monsieur Vaudreuil!... Il ne faut pas manger les aliments qu'on vous donnera ce soir!... Ils contiendront une drogue... Ne m'interrompez pas... Je sais beaucoup de choses... C'est terrible! Il faut que je vous délivre..,

Il tendit ses poignets emprisonnés, au bout des chaînes.

— Si vous pouviez me donner une forte pince coupante pour mordre dans les maillons... Ou une lime... Mais ce serait plus long...

— Vous pouvez vous débarrasser vous-même de vos liens?

— Certes... Les chaînes n'empêchent pas les mouvements... Regardez.

Arlette resta pensive un instant, puis courut à l'échelle et grimpa lestement. Elle se trouva tout de suite dans le laboratoire et après avoir regardé l'étiquette de quelques fioles, en prit une.

L'instant d'après, elle avait de nouveau rejoint Vaudreuil.

— Voici qui est mieux qu'une lime ou une pince coupante...

Il lut l'inscription. C'était un hydroxyde de composition spéciale. Michel s'exclama :

— Mais vous avez raison!... Versez-en lentement sur les derniers maillons tout près de mes bracelets!...

L'action chimique se produisit rapidement. On eût dit que les chaînes se couvraient de rouille. Arlette prenait garde de ne pas atteindre les poignets de Michel.

Il donna une secousse vigoureuse. Victoire!... La première chaîne avait cédé. Il avait désormais une main entièrement disponible.

— Donnez-moi le flacon... demanda-t-il. Et remontez bien vite... On pourrait s'apercevoir de votre absence...

Arlette lui expliqua en quelques mots comment fonctionnait la trappe. Mais alors, ils s'aperçurent tous deux d'une chose. C'est qu'on ne pouvait l'ouvrir de l'intérieur...

Arlette décida immédiatement, car le temps pressait, qu'elle reviendrait au milieu de la nuit. Il était trois

heures de l'après-midi. Elle avait le temps de sortir et de courir téléphoner au numéro que lui donna Michel, et qui n'était autre que celui du capitaine Lhomet.

Vaudreuil ne pouvait fuir tout de suite, dans l'état où il était, sans se faire arrêter immédiatement par les gendarmes, ou ce qui était pire, encore, sans risquer de retomber aux mains de ses ennemis, au cas où ceux-ci seraient rentrés plus tôt qu'on ne pouvait le supposer.

Quand Gertrude vint lui apporter le dîner, il était accroupi dans son coin, dissimulant soigneusement la rupture des chaînes.

Comme précédemment, la gouvernante grommela :

— Je vous laisse une demi-heure de lumière pour manger... Pas plus!

Mais Michel, heureusement prévenu par Arlette, se garda de toucher aux aliments, autrement que pour les disperser et les cacher, afin de faire croire qu'il les avait absorbés.

.....

Arlette venait de rejoindre Michel. Elle était dans un état d'émotion intense, que le jeune homme attribua à la situation. Mais elle lui révéla à mots entrecoupés :

— En passant dans le laboratoire, j'ai vu un corps étendu sur le sol!

Il rugit sourdement :

— Une autre des victimes de Leroux... Il paiera tout cela en gros, je vous le jure...

Michel remonta lentement l'échelle de fer. Fort heureusement, Arlette avait apporté une lampe électrique portative. Il eût été dangereux d'allumer d'autre moyen d'éclairage.

Pas à pas, les deux alliés se dirigèrent vers la laboratoire. Michel balayait le sol de son faisceau blanc. Il vit, à son tour, la forme étendue. Le visage était jeune, mais inconnu.

— Il vit... murmura Vaudreuil, après avoir écouté les battements du cœur. Ah, si je pouvais le réveiller, ce nous serait une aide...

Mais c'était impossible, pour le moment. Il fallait d'abord fuir, se mettre en sûreté. D'après les calculs de Michel qui se basait sur ce que Lhomet avait répondu à Arlette, les secours ne tarderaient pas.

Le capitaine avait accepté sans hésitation les dires de la jeune fille, car elle s'était servie du langage code révélé par Vaudreuil. Dans un cas pareil, il n'y avait pas eu d'autre moyen à choisir... Michel savait qu'il pouvait avoir la plus entière confiance.

Arlette était soulevée d'horreur et de dégoût contre son oncle, depuis qu'elle avait appris ses véritables occupations. Elle se demandait comment elle avait pu avoir le moindre attachement pour cet être abject.

Elle allait tout abandonner et suivre Michel. Ce que serait l'avenir pour elle, la vaillante petite le verrait ensuite.

Vaudreuil atteignit la porte du laboratoire menant au couloir. Il tourna le bouton.

Et une lumière puissante envahit tout!...

Devant lui, le docteur Leroux, un revolver à la main, ricanait silencieusement. Michel eut le temps d'apercevoir encore la femme et un autre personnage.

Vif comme l'éclair, il asséna un coup formidable de son poignet garni de fer. Le coup de feu dévia et la balle se perdit dans le plancher, cependant que le docteur poussait un hurlement de rage et de souffrance. Sa main retomba inerte, laissant échapper l'arme.

Déjà, Michel avait bondi en arrière et bloqué la porte. Arlette, frémissante, l'aidait à entasser des obstacles en hâte.

La voix de Gertrude leur parvint à travers la porte.

— Je vous l'avais dit, docteur!... C'est cette petite vipère d'Arlette qui a tout fait!...

Leroux ne restait pas moins actif que les deux prisonniers. Il grommela, tout en soutenant sa main blessée :

— Vite... Faites le tour... Il y a une issue secrète pour atteindre le laboratoire. Et tirez sur les deux, sans pitié...

Les aboiements des chiens éclatèrent au dehors. Les misérables s'entre-regardèrent, interdits.

CHAPITRE X

LES GAGNANTS DE L'ENJEU

Les chiens continuaient à faire un vacarme infernal. Gertrude sortit, pendant que Leroux et Risler attendaient dans le salon où ils étaient revenus précipitamment.

La femme revint au bout de dix minutes. Elle était blême.

— La police! dit-elle dans un hoquet.

— La... la police!... bégaya Risler, à son tour. Nous... nous sommes pris... Nous sommes perdus!...

— Non, pas encore, grinça Leroux.

Il manifesta un sang-froid absolument incroyable. Il parla avec calme, donnant des instructions claires et bien conçues.

— Gertrude... Tu vas parlementer encore un instant... Tu leur as dit que j'étais couché? Oui? Très bien. Il faudra donc le temps de me lever et me vêtir. Tant que les chiens sont déchaînés, ils attendront.

Risler avait de grosses gouttes de sueur sur le front. Leroux, au contraire, était froid comme un marbre.

— Dès que Gertrude ouvrira la porte, après avoir attaché les dogues, reprit le docteur, tu te glisseras dehors, Risler, et fileras vers le garage, par la sortie qui donne derrière la maison.

« Tu sauteras dans l'auto et fileras aussi vite que tu le peux. Direction Pontchâteau. Tu attendras, tous feux éteints, passé la ferme de l'Angle. Gertrude et moi nous y serons dans vingt minutes...

Leroux eut une expression satanique et appuya :

— Surtout, veille à sortir juste au moment où la police entrera par devant. Cela fera un chassé-croisé...

— Mais, nous docteur? Nous!... gémit la gouvernante. Comment allons-nous échapper!... Ils vont...

— Du calme, Gertrude!... Du calme... Dès qu'ils seront dans la maison ils se répandront partout. Tout est prévu. *La maison est minée!...* Tu saisis?... Pendant qu'ils nous chercheront — car tu déclareras que tu vas me quérir et nous descendrons par une échelle de

corde que je vais accrocher à ma fenêtre — j'établirai le contact avec la charge de dynamite qui se trouve dans les sous-sols... En dix secondes, ce sera fait... Ah! Ah!... On ne me prend jamais sans vert.. Il y a un endroit à l'extrémité du jardin où il suffit d'abaisser une manette... Et ainsi que je viens de le dire, il ne faut pas plus de dix secondes pour que les mèches allumées électriquement atteignent les explosifs.

La troupe amenée par Jacques Dupin attendait impatiemment. Lorsque Gertrude laissa les hommes pénétrer dans la demeure, tout se passa comme l'avait supposé Leroux.

Tout sauf une chose. C'est que dans le ciel, ronronnait un puissant avion arrivant à tire-d'aile de Paris. Les secours demandés par Arlette!... L'appareil se posa à proximité de la propriété, exécutant un remarquable atterrissage malgré l'absence de lumières, mais le pilote savait qu'il pouvait se risquer, d'après la description des environs qui lui avait été faite en cours de vol.

De là-haut, on avait vu la fuite de l'auto conduite par Risler. Pendant qu'une partie des hommes amenés par les airs, se ruait à travers champs pour rejoindre la route qui sinuait, afin de stopper le fugitif, les autres accouraient juste à temps pour se saisir de Leroux et de Gertrude qui venaient de quitter leur échelle de corde dans le jardin!...

Le plan diabolique du docteur Leroux avait complètement échoué.

Pendant ce temps, Michel et Arlette, avertis par les exclamations et les allées et venues, avaient compris que la roue avait tourné.

Ils débloquèrent leur porte. Ils se jetèrent en avant ivres de joie. Au rez-de-chaussée, ils se heurtèrent à Dupin. Quel moment émouvant. Ce dernier poussa un cri éclatant :

— Vaudreuil!... Toi... Enfin!...

— Dupin!... Ah, nous sommes définitivement sauvés...

Il désigna Arlette, à ses côtés :

— C'est elle qui a tout fait!...

A ce moment, la jeune fille, par une réaction naturelle, vacilla et sans Michel qui la reçut dans les bras,

elle se serait écroulée sur le sol. La pauvre petite était évanouie.

⁂

L'affaire du complot qui devait aboutir à l'attentat de Saint-Nazaire fut habilement étouffée par ordre des autorités supérieures.

Il y avait trop d'intérêts en jeu, il en serait sorti trop de complications internationales. Les coupables furent punis d'une façon exemplaire, mais personne, en France, ne se douta de l'effroyable danger que le pays avait traversé.

D'après les aveux recueillis, il ne s'agissait pas moins que de créer un véritable affolement progressif, à l'aide de machines infernales. Il y avait bien eu quelques méfaits précédents, mais ils ne constituaient que des « expériences »...

Le véritable premier acte devait être la destruction du sous-marin. A ce propos, les conjurés avaient découvert que Langoet était en rapports avec un agent du Deuxième Bureau, et ce n'était autre que le jeune ouvrier qui avait été enlevé et transporté dans le laboratoire de Leroux; l'attentat devait avoir lieu le lendemain, d'une manière tout à fait différente de celle primitivement projetée.

On avait préparé une petite caisse d'innocente apparence, destinée à être glissée dans un chargement de marchandises qu'on savait devoir être livrées à la date en question.

Le mouvement d'horlogerie aurait fait sauter tout le chantier durant l'heure la plus active du travail. Car il fallait des morts et des blessés. Le plus possible!...

D'autres explosions se seraient ensuite produites dans des lieux soigneusement choisis, tels que la Chambre des Députés, le Sénat, l'Elysée, et ainsi de suite.

Profitant de la fureur et de l'indignation du peuple, on aurait déchaîné une guerre civile et c'est à ce moment que sans déclaration préalable d'aucune sorte, une puissance étrangère aurait fait déferler en une nuit, sur la France, des escadrilles de bombardement qui auraient achevé la sanglante confusion.

Michel Vaudreuil conversait avec Dupin. C'était un mois plus tard. Ils se trouvaient assis à une terrasse

des Champs-Elysées. Septembre finissait et des feuilles rousses se détachaient des arbres pour se poser en tournoyant sur le sol.

— En définitive, murmura Dupin, sans cette explosion du taxi, sur la route d'Herbignac à Saint-Nazaire, l'ennemi réussissait dans ses plans... C'est inouï...

— Oui, répliqua gravement Vaudreuil, la destinée est une chose bien troublante. Il a fallu que l'auto de ce pauvre Purtiat se soit retournée, pour que le moteur explose, et que le feu se soit propagé de telle manière que la machine infernale, transportée dans la valise de Grosstadt ait sauté avant le moment prévu par Leroux!...

Michel alluma une cigarette.

— J'ai compris toute la profondeur de l'affaire quand je me suis rendu compte qu'il avait été impossible à tout autre qu'à Leroux de ramasser sur la route, le cadavre de Grosstadt pour le faire disparaître. Il ne tenait pas à ce qu'on reconnût l'homme qui s'était rendu chez lui... Et, remarque comme il était prudent ce bandit!... Il n'avait aucune raison de craindre un échec, mais cela ne l'avait pas empêché de suivre le taxi de Purtiat, le jour de l'accident...

Les deux hommes se levèrent et descendirent dans la direction de la Concorde. Des camelots passaient, chargés des journaux du soir.

Michel héla l'un d'eux. Il prit une feuille.

Sur la première page, une photographie représentant une gracieuse jeune fille. Il eut un mouvement de surprise et sourit. Puis il tendit le journal à son compagnon.

— Regarde... Tu la reconnais?...

Dupin s'exclama tout de suite :

— Mais c'est la petite Arlette!... Arlette Leroux!...

— Oui. Tu as lu ce qu'on dit?

— Elle part pour l'Amérique... Mais, oh, par exemple... C'est curieux.

Dupin avait achevé de parcourir le titre.

— Elle est devenue artiste de cinéma? Comme ça, tout d'un coup!

— Oui. Il paraît qu'elle a révélé un talent extraordinaire, dès ses premiers essais. Je t'avoue que c'est

moi qui l'ai présentée... J'ai toujours songé qu'il valait mieux pour elle quitter la France.

— Eh bien, c'est fait... remarqua Dupin.

Michel était occupé à lire l'article à l'intérieur du journal. Il eut une expression indéfinissable.

— Nous parlions des caprices du destin, il y a un instant. Sais-tu quel rôle elle va interpréter là-bas, à Hollywood?

— Ma foi... C'est une devinette?

— C'est une gageure, surtout... Un rôle... d'agent secret chargé de démasquer une bande d'espions!...

FIN

Pour paraître samedi prochain :

Le crime en parachute

Roman policier inédit

par ALBERT BONNEAU

L'Imprimerie Moderne, 177, route de Châtillon, Montrouge. 13-7-38

VOUS qui rêvez de voyages :

LE GRAND NORD
LES PAMPAS
LES FORÊTS ÉQUATORIALES
LES GRANDS DÉSERTS
L'INDE MYSTÉRIEUSE, etc...

VOUS LIVRERONT LEURS SECRETS SI VOUS LISEZ... TOUS LES MERCREDIS

LE PETIT ROMAN D'AVENTURES

0fr.40 LE ROMAN COMPLET

Chez TOUS les MARCHANDS de JOURNAUX

Vous y trouverez des héros qui accompliront des prouesses vertigineuses sur TERRE, sur MER et dans les AIRS.

J. FERENCZI & FILS, ÉDITEURS
9, RUE ANTOINE-CHANTIN, PARIS (14e)
Il n'est pas fait d'envoi contre remboursement

L'Imprimerie Moderne, 177, route de Châtillon, Montrouge.
(Made in France)